ŒUVRES
DE
MOLIERE.

TOME SIXIEME.

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SIXIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

BRITISH MUSEUM

1145.
1/1
302

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

COMÉDIE-BALLET.

MONSIEUR
DE
POURCEAUGNAC,
COMÉDIE-BALLET,

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, Pere de Julie.
JULIE, Fille d'Oronte.
ERASTE, Amant de Julie.
NERINE, femme d'intrigue, feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Gaſconne.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MÉDECIN.
SECOND MÉDECIN.
UN APOTHICAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.

ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAITRES A DANSER.
DEUX PAGES danſans.
QUATRE CURIEUX de ſpectacles, danſans.
DEUX SUISSES danſans.
DEUX MÉDECINS groteſques.
MATASSINS danſans.
DEUX AVOCATS chantans.

DEUX PROCUREURS danſans.
DEUX SERGENS danſans.
TROUPE DE MASQUES.
UNE EGYPTIENNE chantante.
UN EGYPTIEN chantant.
UN PANTALON chantant.
CHŒUR DE MASQUES chantans.
SAUVAGES danſans.
BISCAYENS danſans.

La Scene eſt à Paris.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouant d'inſtrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

ERASTE, *aux Muſiciens & aux Danſeurs.*

SUIVEZ les ordres que je vous ai donnés pour la ſérénade. Pour moi, je me retire, & ne veux point paroître ici.

SCENE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouant d'inſtrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

Cette Sérénade eſt compoſée de chants, d'inſtrumens, & de danſes. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la ſituation où Eraſte ſe trouve avec Julie, & expriment les ſentimens de deux Amans qui ſont traverſés dans leur amour par le caprice de leurs parens.

UNE MUSICIENNE.

RÉPANDS, charmante nuit, répands ſur tous les yeux,
De tes pavots la douce violence;
Et ne laiſſe veiller en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'amour ſoumet à ſa puiſſance.
Tes ombres & ton ſilence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à ſoupirer d'amour.

I. MUSICIEN.

Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!
A d'aimables penchans notre cœur nous diſpoſe;
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que ſoupirer d'amour

Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe !

II. MUSICIENS.

Tout ce qu'à nos vœux on oppoſe,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien ;
Et pour vaincre toute choſe,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle ;
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'abſence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidelle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle ;
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reſte n'eſt rien.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de deux Maîtres à danſer.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de deux Pages.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Quatre curieux de ſpectacles, qui ont pris querelle pendant la danſe des deux Pages, danſent en ſe battant l'épée à la main.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

Deux Suiſſes ſéparent les quatre combattans ; &, après les avoir mis d'accord, danſent avec eux.

SCENE III.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE.

MON Dieu, Eraſte, gardons d'être ſurpris ! je tremble qu'on ne nous voie enſemble ; & tout ſeroit perdu après la défenſe que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperçois rien.

JULIE, *à Nérine.*

Aie auſſi l'œil au guet, Nérine ; & prends bien garde qu'il ne vienne perſonne.

NERINE, *ſe retirant dans le fond du Théatre.*

Repoſez-vous ſur moi ; & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque choſe de favorable ? & croyez-vous, Eraſte, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon pere s'eſt mis en tête ?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement ; & déja nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverſer ce deſſein ridicule.

NERINE, *accourant, à Julie.*

Par ma foi ! voilà votre pere.

JULIE.

Ah ! ſéparons-nous vîte.

NERINE.

Non, non, non, ne bougez; je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu, Nérine, que tu es ſotte de nous donner de ces frayeurs !

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dreſſé pour cela quantité de machines; & nous ne feignons point de mettre tout en uſage, ſur la permiſſion que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les reſſorts que nous ferons jouer, & vous en aurez le divertiſſement. Et, comme aux Comédies, il eſt bon de vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe, & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir; c'eſt aſſez de vous dire que nous avons en main divers ſtratagêmes tout prêts à produire dans l'occaſion, & que l'ingénieuſe Nérine & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Aſſurément. Votre pere ſe moque-t-il, de vouloir vous enger de ſon Avocat de Limoges, Monſieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de ſa vie, & qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, ſur la parole de votre oncle, lui faſſent rejeter un amant qui vous agrée ? Et une perſonne comme vous, eſt-elle faite pour un Limoſin ? S'il a envie de ſe marier, que ne prend-il une Limoſine, & ne laiſſe-t-il en repos les Chrétiens ? Le ſeul nom de Monſieur de Pourceaugnac m'a miſe dans une

colere effroyable. J'enrage de Monſieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, Monſieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; & vous ne ſerez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! cela ſe peut-il ſouffrir? Non, Pourceaugnac eſt une choſe, que je ne ſaurois ſupporter, & nous lui jouerons tant de pieces, nous lui ferons tant de niches ſur niches, que nous renverrons à Limoges Monſieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voici notre ſubtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE IV.

SBRIGANI, ERASTE, NERINE, JULIE.

SBRIGANI.

MONSIEUR, votre homme arrive. Je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche; &, dans la cuiſine où il eſt deſcendu pour déjeûner, je l'ai étudié une bonne demi-heure, & je le ſais déja par cœur. Pour ſa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a deſſiné, & ſi l'ajuſtement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour ſon eſprit, je vous avertis, par avance, qu'il eſt des plus épais qui ſe faſſent, que nous trouvons en lui une matiere

tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, & qu'il est homme, enfin, à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vrai ?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NERINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, & c'est le héros de notre siecle pour les exploits dont il s'agit ; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galeres ; qui, au péril de ses bras & de ses épaules, fait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles ; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays, pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie ; & principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorsqu'avec tant de grandeur d'ame, vous fûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié ; & que, si généreusement, on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NERINE.

Ce ſont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle ; & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modeſtie ; laiſſons cela ; &, pour commencer notre affaire, allons vîte joindre notre Provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts à beſoin les autres Acteurs de la Comédie.

ERASTE.

Au moins, Madame, ſouvenez-vous de votre rôle ; &, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des réſolutions de votre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choſes iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, ſi toutes nos machines venoient à ne pas réuſſir ?

JULIE.

Je déclarerois à mon pere mes véritables ſentimens.

ERASTE.

Et ſi, contre vos ſentimens, il s'obſtinoit à ſon deſſein ?

JULIE.

Je le menacerois de me jeter dans un Couvent.

ERASTE.

Mais ſi, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

JULIE.

JULIE.

Que voulez-vous que je vous diſe ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me diſiez ?

JULIE.

Oui.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre ; & que, malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu, Eraſte, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter ſur l'avenir les réſolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propoſitions d'une fâcheuſe extrémité, dont peut-être nous n'aurons pas beſoin ; &, s'il y faut venir, ſouffrez au moins que j'y ſois entraînée par la ſuite des choſes.

ERASTE.

Hé bien...

SERIGANI.

Ma foi ! voici notre homme ; ſongeons à nous.

NERINE.

Ah, comme il eſt bâti !

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC, *ſe tournant du côté d'où il eſt venu, & parlant à des gens qui le ſuivent.*

HÉ bien, quoi? Qu'eſt-ce? Qu'y a-t-il? Au diantre ſoit la ſotte ville, & les ſottes gens qui y ſont! Ne pouvoir faire un pas ſans trouver des nigauds qui vous regardent, & ſe mettent à rire! Hé! Meſſieurs les badauds, faites vos affaires, & laiſſez paſſer les perſonnes ſans leur rire au nez. Je me donne au diable, ſi je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI, *parlant aux mêmes perſonnes.*

Qu'eſt-ce que c'eſt, Meſſieurs? Que veut dire cela? A qui en avez-vous? Faut-il ſe moquer ainſi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raiſonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé eſt le vôtre, & qu'avez-vous à rire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monſieur a-t-il quelque choſe de ridicule en ſoi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Eſt-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou boſſu ?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt bien dit.

SBRIGANI.

Monſieur eſt d'une mine à reſpecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela eſt vrai.

SBRIGANI.

Perſonne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Gentilhomme Limoſin.

SBRIGANI.

Homme d'eſprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monſieur n'eſt pas une perſonne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Aſſurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Monſieur, je vous ſuis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je ſuis fâché, Monſieur, de voir recevoir de la ſorte une perſonne comme vous, & je vous demande pardon pour la Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vu ce matin, Monſieur, avec le coche, lorſque vous avez déjeûné; & la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître de l'amitié pour vous; &, comme je ſais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, & que vous y êtes tout neuf, je ſuis bien-aiſe de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon ſervice à cette arrivée, & vous aider à vous conduire parmi ce Peuple, qui n'a pas, parfois, pour les honnêtes gens, toute la conſidération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déja dit; du moment que je vous ai vu, je me ſuis ſenti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis obligé.

SBRIGANI.

Votre phyſionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vu quelque choſe d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Quelque choſe d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De majeſtueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

Je vous aſſure que je ſuis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'eſt du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous ſauriez que je ſuis homme tout-à-fait ſincere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en ſuis perſuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'eſt pas capable de déguiſer ſes ſentimens. Vous regardez mon habit qui n'eſt pas fait comme les autres: mais je ſuis originaire de Naples, à votre ſervice, & j'ai voulu conſerver un peu la maniere de s'habiller, & la ſincérité de mon Pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la Cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi! cela vous va mieux qu'à tous nos Courtiſans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ce que m'a dit mon Tailleur. L'habit eſt propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi ſera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'en allois chercher un.

SBRIGANI.

Je ſerai bien-aiſe d'être avec vous pour cela, & je connois tout ce Pays-ci.

SCENE VI.

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ERASTE.

AH! qu'eſt-ce ceci? Que vois-je? Quelle heureuſe rencontre! Monſieur de Pourceaugnac! Que je ſuis ravi de vous voir! Comment? Il ſemble que vous ayiez peine à me reconnoître?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

ERASTE.

Eſt-il poſſible que cinq ou ſix années m'aient ôté de votre mémoire, & que vous ne reconnoiſſiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. (*bas à Sbrigani.*) Ma foi! je ne ſais qui il eſt.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoiſſe, depuis le plus grand juſqu'au plus petit; je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir preſque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt moi qui l'ai reçu, Monſieur.

ERASTE.

Vous ne remettez point mon viſage?

M. DE POURCEAUGNAC.

Si fait. (*à Sbrigani.*) Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous reſſouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne ſais combien de fois, avec vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excuſez-moi. (*à Sbrigani.*) Je ne ſais ce que c'eſt.

ERASTE.

Comment appelez-vous ce Traiteur de Limoges qui fait ſi bonne chere?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean.

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus ſouvent enſemble chez lui nous réjouir. Comment eſt-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on ſe promene?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le cimetiere des Arenes.

ERASTE.

Juſtement. C'eſt où je paſſois de ſi douces heures à jouir de votre agréable converſation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excuſez-moi, je me le remets. (*à Sbrigani.*) Diable m'emporte ſi je m'en ſouviens!

SBRIGANI, *bas, à M. de Pourceaugnac.*

Il y a cent choſes comme cela qui paſſent de la tête.

ERASTE.

Embraſſez-moi donc, je vous prie, & reſſerrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment ſe porte Monſieur votre... là... qui eſt ſi honnête homme ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le Conſul ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ſe porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes, j'en ſuis ravi. Et celui qui eſt de ſi bonne humeur ? Là... Monſieur votre...

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon couſin l'Aſſeſſeur ?

ERASTE.

Juſtement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai & gaillard.

ERASTE.

Ma foi ! j'en ai beaucoup de joie. Et Monſieur votre oncle ? Le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce tems-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non. Rien qu'une tante.

ERASTE.

C'eſt ce que je voulois dire : Madame votre tante, comment ſe porte-t-elle ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

Hélas ! la pauvre femme ! Elle étoit ſi bonne perſonne.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon neveu le Chanoine, qui a penſé mourir de la petite-vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été !

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſi ?

ERASTE.

Vraiment ſi je le connois ! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien prise.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, oui.

ERASTE.

Qui est votre neveu ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frere ou de votre sœur ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ERASTE.

Chanoine de l'Eglise de... Comment l'appellez-vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Etienne.

ERASTE.

Le voilà ; je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré long-tems dans notre Ville ?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là, quand mon cousin l'Élu fit tenir son enfant à Monsieur notre Gouverneur ?

ERASTE.

Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant ?

ERASTE.

Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien trouſſé ?

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc auſſi la querelle que j'eus avec ce Gentilhomme Périgourdin ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu ! il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah ! ah !

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un ſoufflet ; mais je lui dis bien ſon fait.

ERASTE.

Aſſurément. Au reſte, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de. . .

ERASTE.

Vous moquez-vous ? Je ne ſouffrirai point du tout que mon meilleur ami ſoit autre part que dans ma maiſon.

M.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſeroit vous...

ERASTE.

Non. Vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

Puiſqu'il le veut obſtinément, je vous conſeille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où ſont vos hardes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laiſſées avec mon valet, où je ſuis deſcendu.

ERASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fuſſe moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'eſt prudemment aviſé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce Pays-ci eſt un peu ſujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'eſprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monſieur, & le rameneral où vous voudrez.

ERASTE.

Oui. Je ſerai bien-aiſe de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maiſon-là.

SBRIGANI.

Nous ſommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Voilà une reconnoiſſance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE.

Ma foi ! Monſieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons ; les choſes ſont préparées, & je n'ai qu'à frapper. Holà !

SCENE VII.

UN APOTHICAIRE, ERASTE.

ERASTE.

JE crois, Monſieur, que vous êtes le Médecin à qui l'on eſt venu parler de ma part.

L'APOTHICAIRE.

Non, Monſieur, ce n'eſt pas moi qui ſuis le Médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne ſuis qu'Apothicaire, Apothicaire indigne, pour vous ſervir.

ERASTE.

Et Monſieur le Médecin eſt-il à la maiſon ?

L'APOTHICAIRE.

Oui. Il eſt là embarraſſé à expédier quelque malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez ; j'attendrai qu'il ait fait. C'eſt pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, & qui ſe trouve attaqué de quelque folie que nous ſerions bien-aiſes qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'APOTHICAIRE.

Je ſais ce que c'eſt, je ſais ce que c'eſt, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi ! ma foi, vous ne pouviez pas vous adreſſer à un Médecin plus habile ; c'eſt un homme qui ſait la médecine à fond, comme je ſais ma croix de par Dieu ; & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un *iota*, des regles des anciens. Oui, il ſuit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures ; &, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une perſonne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la Faculté n'y conſente.

L'APOTHICAIRE.

Ce n'eſt pas parce que nous ſommes grands amis, que j'en parle ; mais il y a plaiſir d'être ſon malade, & j'aimerois mieux mourir de ſes remedes, que de guérir de ceux d'un autre ; car, quoi qu'il puiſſe arriver, on eſt aſſuré que les choſes ſont toujouts dans l'ordre ; &, quand on meurt ſous ſa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'eſt une grande conſolation pour un défunt.

L'APOTHICAIRE.

Aſſurément. On eſt bien-aiſe au moins d'être mort méthodiquement. Au reſte, il n'eſt pas de ces Médecins qui marchandent les maladies; c'eſt un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ſes malades; &, quand on a à mourir, cela ſe fait avec lui le plus vîte du monde.

ERASTE.

En effet, il n'eſt rien tel que de ſortir promptement d'affaire.

L'APOTHICAIRE.

Cela eſt vrai. A quoi bon tant barguigner, & tant tourner autour du pot? Il faut ſavoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raiſon.

L'APOTHICAIRE.

Voilà déja trois de mes enfans, dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours, & qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ERASTE.

Il eſt bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHICAIRE.

Sans doute. Il ne me reſte que deux enfans, dont il prend ſoin comme des ſiens; il les traite & gouverne à ſa fantaiſie, ſans que je me mêle de rien; & le plus ſouvent, quand je reviens de la Ville, je ſuis tout étonné que je les trouve ſaignés ou purgés par ſon ordre.

ERASTE.

Voilà des ſoins fort obligeans.

L'APOTHICAIRE.

Le voici, le voici, le voici, qui vient.

SCENE VIII.

ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN, *au Médecin.*

MONSIEUR, il n'en peut plus; & il dit qu'il ſent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

I. MÉDECIN.

Le malade eſt un ſot; d'autant plus que, dans la maladie dont il eſt attaqué, ce n'eſt pas la tête, ſelon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoi que c'en ſoit, Monſieur, il a toujours avec cela ſon cours de ventre depuis ſix mois.

I. MÉDECIN.

Bon! C'eſt ſigne que le dedans ſe dégage. Je l'irai viſiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mouroit avant ce tems-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'eſt pas de la civilité qu'un Médecin viſite un mort.

LA PAYSANNE, *au Médecin.*

Mon pere, Monſieur, eſt toujours malade de plus en plus.

I. MÉDECIN.

Ce n'eſt pas ma faute. Je lui donne des remedes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été ſaigné de fois?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monſieur, depuis vingt jours.

I. MÉDECIN.

Quinze fois ſaigné?

LA PAYSANNE.

Oui.

I. MÉDECIN.

Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE.

Non, Monſieur.

I. MÉDECIN.

C'eſt ſigne que la maladie n'eſt pas dans le ſang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir ſi elle n'eſt pas dans les humeurs; &, ſi rien ne nous réuſſit, nous l'enverrons aux bains.

L'APOTHICAIRE.

Voilà le fin de cela; voilà le fin de la médecine.

SCENE IX.

ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ERASTE, *au Médecin.*

C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il soit vu de moins de monde.

I. MÉDECIN.

Oui, Monsieur, j'ai déja disposé tout, & promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

I. MÉDECIN.

La conjoncture est tout-à-fait heureuse, & j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCENE X.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ERASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

UNE petite affaire m'eſt ſurvenue qui m'oblige (*Montrant le Médecin.*) à vous quitter; mais voilà une perſonne, entre les mains de qui je vous laiſſe, qui aura ſoin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui ſera poſſible.

I. MÉDECIN.

Le devoir de ma profeſſion m'y oblige; & c'eſt aſſez que vous me chargiez de ce ſoin.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

C'eſt ſon Maître-d'Hôtel, ſans doute; & il faut que ce ſoit un homme de qualité.

I. MÉDECIN, *à Eraſte.*

Oui, je vous aſſure que je traiterai Monſieur méthodiquement, & dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! il ne me faut point tant de cérémonies; & je ne viens pas ici pour incommoder.

I. MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ERASTE, *au Médecin.*

Voilà toujours dix piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous faſſiez de dépenſe, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu ! laiſſez-moi faire ; ce n'eſt pas pour ce que vous penſez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

(*Bas, au Médecin.*)

C'eſt ce que je veux faire. Je vous recommande, ſur-tout, de ne le point laiſſer ſortir de vos mains ; car, parfois, il veut s'échapper.

I. MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuſer de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez ; & c'eſt trop de grace que vous me faites.

SCENE XI.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

I. MÉDECIN.

CE m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'être choiſi pour vous rendre ſervice.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

I. MÉDECIN.

Voici un habile homme, mon Confrere, avec lequel je vais conſulter la maniere dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; & je ſuis homme à me contenter de l'ordinaire.

I. MÉDECIN.

Allons, des ſieges.

(*Des Laquais entrent & donnent des ſieges.*)

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Voilà, pour un jeune homme, des domeſtiques bien lugubres.

I. MÉDECIN.

Allons, Monſieur; prenez votre place, Monſieur.

(*Les deux Médecins font aſſeoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*)

M. DE POURCEAUGNAC, *s'aſſeyant.*

Votre très-humble valet.

(*Les deux Médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.*)

Que veut dire cela ?

I. MÉDECIN.

Mangez-vous bien, Monſieur ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ; & bois encore mieux.

I. MÉDECIN.

Tant pis. Cette grande appétition du froid & de l'humide, eſt une indication de la chaleur & ſéchereſſe qui eſt au-dedans. Dormez-vous fort ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien ſoupé.

I. MÉDECIN.

Faites vous des ſonges ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

I. MÉDECIN.

De quelle nature ſont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des ſonges. Quelle diable de converſation eſt-ce là ?

I. MÉDECIN.

Vos déjections, comment ſont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi ! je ne comprends rien à toutes ces queſtions, & je veux plutôt boire un coup.

I. MÉDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raiſonner ſur

votre affaire devant vous, & nous le ferons en François, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raiſonnement faut-il pour manger un morceau ?

I. MÉDECIN.

Comme ainſi ſoit qu'on ne puiſſe guérir une maladie, qu'on ne la connoiſſe parfaitement, & qu'on ne la puiſſe parfaitement connoître, ſans en bien établir l'idée particuliere, & la véritable eſpece, par ſes ſignes diagnoſtiques & pronoſtiques ; vous me permettrez, Monſieur notre ancien, d'entrer en conſidération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, & aux remedes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monſieur, avec votre permiſſion, que notre malade ici préſent eſt malheureuſement attaqué, affecté, poſſédé, travaillé de cette ſorte de folie, que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque ; eſpece de mélancolie très-fâcheuſe, & qui ne demande pas moins qu'un Eſculape comme vous, conſommé dans notre Art ; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, ſous le harnois, & auquel il en a tant paſſé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la diſtinguer des deux autres ; car le célebre Galien établit doctement, à ſon ordinaire, trois eſpeces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainſi appelée non-ſeulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui eſt bien à remarquer pour notre affaire. La premiere, qui vient du propre vice du cerveau ; la ſeconde, qui

qui vient de tout le ſang, fait & rendu atrabilaire ; la troiſieme, appelée hypocondriaque, qui eſt la nôtre, laquelle procede du vice de quelque partie du bas-ventre, & de la région inférieure ; mais particuliérement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaiſſes & craſſes, dont la vapeur noire & maligne cauſe dépravation aux fonctions de la faculté princeſſe, & fait la maladie dont, par notre raiſonnement, il eſt atteint & convaincu. Qu'ainſi ne ſoit, pour diagnoſtic inconteſtable de ce que je dis, vous n'avez qu'à conſidérer ce grand ſérieux que vous voyez ; cette triſteſſe accompagnée de crainte & de défiance, ſignes pathognomoniques & individuels de cette maladie, ſi bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate ; cette phyſionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menue, grêle, noire & velue, leſquels ſignes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres ; laquelle maladie par laps de tems naturaliſée, manifeſtement envieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoiſie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthiſie, ou en appoplexie, ou même en fine frénéſie & fureur. Tout ceci ſuppoſé, puiſqu'une maladie bien connue eſt à demi-guérie, car *ignoti nulla eſt curatio morbi*, il ne vous ſera pas difficile de convenir des remedes que nous devons faire à Monſieur. Premiérement, pour remédier à cette pléthore obturante, & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je ſuis d'avis qu'il ſoit

phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire, que les saignées soient fréquentes & plantureuses; en premier lieu, de la basilique, puis de la céphalique, & même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, & que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; & en même tems, de le purger, désopiler, & évacuer par purgatifs propres & convenables; c'est-à-dire, par cholagogues, mélanogogues, *& cætera*; & comme la véritable source de tout le mal, est, ou une humeur crasse & féculente, ou une vapeur noire & grossiere qui obscurcit, infecte & salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit-lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse, & éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants & instrumens de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvemens, disposition & agilité puissent exciter & réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procede la maladie. Voilà les remedes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs, par Monsieur notre Maître & ancien, suivant l'expérience, jugement, lumiere & suffisance qu'il s'est acquise dans notre Art. *Dixi.*

III. MÉDECIN.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les

ſymptômes & les cauſes de la maladie de Monſieur; le raiſonnement que vous en avez fait eſt ſi docte & ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou & mélancolique hypocondriaque; &, quand il ne le ſeroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choſes que vous avez dites, & la juſteſſe du raiſonnement que vous avez fait. Oui, Monſieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphicè depinxiſti*, tout ce qui appartient à cette maladie: il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingénieuſement conçu, penſé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour la diagnoſe, ou la prognoſe, ou la thérapie; & il ne me reſte rien ici, que de féliciter Monſieur d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il eſt trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remedes que vous avez ſi judicieuſement propoſés. Je les approuve tous; *manibus & pedibus deſcendo in tuam ſententiam.* Tout ce que je voudrois ajouter, c'eſt de faire les ſaignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*; de prendre le lait clair avant le bain; de lui compoſer un fronteau où il entre du ſel; le ſel eſt ſymbole de la ſageſſe; de faire blanchir les murailles de ſa chambre, pour diſſiper les ténebres de ſes eſprits, *album eſt diſgregativum viſûs*; & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour ſervir de prélude & d'introduction à ces judicieux remedes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du ſoulagement. Faſſe le Ciel, que ces remedes, Monſieur, qui ſont les vôtres, réuſſiſſent au malade, ſelon notre intention!

M. DE POURCEAUGNAC.

Meſſieurs, il y a une heure que je vous écoute. Eſt-ce que nous jouons ici une Comédie ?

I. MÉDECIN.

Non, Monſieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que tout ceci ? & que voulez-vous dire avec votre galimathias & vos ſottiſes ?

I. MÉDECIN.

Bon ! Dire des injures. Voilà un diagnoſtic qui nous manquoit pour la confirmation de ſon mal ; & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici ?

(*Il crache deux ou trois fois.*)

I. MÉDECIN.

Autre diagnoſtic. La ſputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſons cela, & ſortons d'ici.

I. MÉDECIN.

Autre encore. L'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce donc que toute cette affaire ? Et que me voulez-vous ?

I. MÉDECIN.

Vous guérir, ſelon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir ?

I. MÉDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu ! je ne ſuis pas malade.

I. MÉDECIN.

Mauvais ſigne, lorſqu'un malade ne ſent pas ſon mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

I. MÉDECIN.

Nous ſavons mieux que vous comment vous vous portez, & nous ſommes Médecins qui voyons clair dans votre conſtitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Médecins, je n'ai que faire de vous ; & je me moque de la médecine.

I. MÉDECIN.

Hom, hom ! Voici un homme plus fou que nous ne penſons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere & ma mere n'ont jamais voulu de remedes ; & ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance des Médecins.

I. MÉDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui eſt inſenſé.

(*au II. Médecin.*)

Allons, procédons à la curation ; &, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adouciſſons, léniſions, & accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC *ſeul.*

QUE diable eſt-ce là ? Les gens de ce Pays-ci ſont-ils inſenſés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, & je n'y comprends rien du tout.

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS *groteſques.*

(*Ils s'aſſeyent d'abord tous trois ; les Médecins ſe levent à différentes repriſes pour ſaluer M. de Pourceaugnac, qui ſe leve autant de fois pour les ſaluer*).

LES DEUX MÉDECINS.

« BUON DI, buon di, buon di,
» Non vi laſciate uccidere
» Dal dolor malinconico,
» Noivi faremo ridere
» Col noſtro canto harmonico;
» Sol' per guarir vi

» Siamo venuti qui.
» Buon di, buon di, buon di.

I. MÉDECIN.

» Altro non è la pazzia
» Che malinconia.
» L'amalato
» Non è disperato,
» Se vol pigliar un pocco d'allegria.
» Altro non è la pazzia
» Che malinconia.

II. MÉDECIN.

» Su, cantate, ballate, ridete;
» Et, se far meglio volete,
» Quando sentite il deliro vicino,
» Pigliate del vino,
» Et qualche volta un poco di tabac.
» Allegramente, Monsu Pourceaugnac. »

SCENE XIV.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS *grotesques*, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse des Matassins autour de M. de Pourceaugnac.

SCENE XV.

M. DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE, *tenant une ſeringue.*

L'APOTHICAIRE.

Monsieur, voici un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTHICAIRE.

Il a été ordonné, Monſieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! que de bruit!

L'APOTHICAIRE.

Prenez-le, Monſieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah!

L'APOTHICAIRE.

C'eſt un petit clyſtere, un petit clyſtere, benin, benin; il eſt benin, benin; là, prenez, prenez, Monſieur; c'eſt pour déterger, pour déterger, déterger.

SCENE XVI.

M. DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE, *les* MEDECINS *groteſques*, *& les* MATASSINS, *avec des ſeringues.*

LES DEUX MÉDECINS.

» PIGLIA lo ſu,
» Signor Monſu,
» Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu,
» Che non ti fara male,
» Piglia lo ſu queſto ſervitiale,
» Piglia lo ſu,
» Signor Monſu,
» Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu. »

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

(*M. de Pourceaugnac, mettant ſon chapeau pour ſe garantir des ſeringues, eſt ſuivi par les deux Médecins & par les Mataſſins ; il paſſe par derriere le Théatre, & revient ſe mettre ſur ſa chaiſe, auprès de laquelle il trouve l'Apothicaire qui l'attendoit ; les deux Médecins & les Mataſſins rentrent auſſi.*)

LES DEUX MÉDECINS.

« Piglia lo ſu,
» Signor Monſu,

» Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu,
» Che non ti fara male.
» Piglia lo ſu queſto ſervitiale,
» Piglia lo ſu,
» Signor Monſu,
» Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu. »

(Monſieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaiſe, l'Apothicaire appuie ſa ſeringue contre, & les Médecins & les Mataſſins le ſuivent.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PREMIER MÉDECIN, SBRIGANI.

I. MÉDECIN.

IL a forcé tous les obſtacles que j'avois mis ; & s'eſt dérobé aux remedes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'eſt être bien ennemi de ſoi-même, que de fuir des remedes auſſi ſalutaires que les vôtres.

I. MÉDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raiſon dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main ?

I. MÉDECIN.

Sans doute ; quand il auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante piſtoles bien acquiſes qu'il vous fait perdre.

I. MÉDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je pré-

tends le guérir, en dépit qu'il en ait. Il eſt lié & engagé à mes remedes; & je veux le faire ſaiſir où je le trouverai, comme déſerteur de la médecine, & infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon. Vos remedes étoient un coup ſûr, & c'eſt de l'argent qu'il vous vole.

I. MÉDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte aſſurément, dont il vient épouſer la fille; & qui, ne ſachant rien de l'infirmité de ſon gendre futur, voudra peut-être ſe hâter de conclure le mariage.

I. MÉDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

I. MÉDECIN.

Il eſt hypothéqué à mes conſultations; & un malade ne ſe moquera pas d'un Médecin.

SBRIGANI.

C'eſt fort bien dit à vous; & ſi vous m'en croyez, vous ne ſouffrirez point qu'il ſe marie, que vous ne l'ayiez panſé tout votre ſaoul.

I. MÉDECIN.

Laiſſez-moi faire.

SBRIGANI, *à part, en s'en allant.*

Je vais de mon côté dreſſer une autre batterie, & le beau-pere eſt auſſi dupe que le gendre.

SCENE II.

SCENE II.

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

I. MÉDECIN.

Vous avez, Monſieur, un certain Monſieur de Pourceaugnac, qui doit épouſer votre fille.

ORONTE.

Oui, je l'attends de Limoges, & il devroit être arrivé.

I. MÉDECIN.

Auſſi l'eſt-il, & il s'en eſt fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la Médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie duement préparé pour cela, & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps & d'eſprit.

ORONTE.

Comment donc?

I. MÉDECIN.

Votre prétendu gendre a été conſtitué mon malade; ſa maladie, qu'on m'a donnée à guérir, eſt un meuble qui m'appartient, & que je compte entre mes effets; & je vous déclare que je ne prétends point qu'il ſe marie, qu'au préalable il n'ait ſatisfait à la Médecine, & ſubi les remedes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

I. MÉDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

I. MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Eſt-ce quelque mal?...

I. MÉDECIN.

Les Médecins ſont obligés au ſecret. Il ſuffit que je vous ordonne, à vous & à votre fille, de ne point célébrer, ſans mon conſentement, vos noces avec lui, ſur peine d'encourir la diſgrace de la Faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, ſi cela eſt, de faire le mariage.

I. MÉDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il eſt obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MÉDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner, par arrêt, à ſe faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y conſens.

I. MÉDECIN.

Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guériſſe.

ORONTE.

Je le veux bien.

I. MÉDECIN.

Et, ſi je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, & je vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

I. MÉDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade, & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez : mais ce ne ſera pas moi.

(*Seul.*)

Voyez un peu la belle raiſon !

SCENE III.

ORONTE, SBRIGANI, *en Marchand Flamand.*

SBRIGANI.

MONTSIR, avec le foſtre permiſſion, je ſuis un trancher Marchand Flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monſieur ?

SBRIGANI.

Mettez le foſtre chapeau ſur le tête, Montſir, ſi ve plaſt.

ORONTE.

Dites-moi, Monſieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montſir, ſi fous le mettre pas le chapeau ſur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monſieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en ſti file un certe Montſir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme eſt-ile, Montſir, ſi ve plaît?

ORONTE.

C'eſt un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montſir, s'il eſt un homme riche, qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montſir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en ſuis aiſe beaucoup, Montſir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, pour un petit raiſonne de conſéquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, que ſti Montſir Oronte donne ſon fille en mariage à un certe Montſir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien ?

SBRIGANI.

Et ſti Montſir de Pourcegnac, Montſir, l'eſt un homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze Marchanes Flamanes qui être venus ici.

ORONTE.

Ce Monſieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze Marchands ?

SBRIGANI.

Oui, Montſir ; &, depuis huite mois, nous aſoir obtenir un petit ſentence contre lui ; & lui a remettre à payer tou ce créancier de ſti mariage que ſti Montſir Oronte donne pour ſon fille.

ORONTE.

Hom ! hom ! Il a remis là à payer ſes créanciers ?

SBRIGANI.

Oui, Montſir, & avec un grant défotion nous tous attendre ſti mariage.

ORONTE, *à part.*

(*Haut.*)

L'avis n'eſt pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie Montſir de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le ſuis, Monſir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Monſir m'avoir donné.

(*Seul, après avoir ôté ſa barbe, & dépouillé l'habit de Flamand qu'il a par-deſſus le ſien.*)

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajuſtement de Flamand pour ſonger à d'autres machines; & tâchons de ſemer tant de ſoupçons entre le beau-pere & le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également ſont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; &, entre nous autres fourbes de la premiere claſſe, nous ne faiſons que nous jouer, lorſque nous trouvons un gibier auſſi facile que celui-là.

SCENE IV.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC, *ſe croyant ſeul.*

» PIGLIA lo ſu, piglia lo ſu,
» Signor Monſu....

Que diable eſt-ce-là? (*Appercevant Sbrigani.*) Ah!

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur, qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois me ſemble lavement.

SBRIGANI.

Comment?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne ſavez pas ce qui m'eſt arrivé dans ce logis, à la porte duquel vous m'avez conduit ?

SBRIGANI.

Non, vraiment. Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je penſois y être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laiſſe entre les mains de Monſieur. Des Médecins habillés de noir. Dans une chaiſe. Tâter le pouls. Comme ainſi ſoit. Il eſt fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon dì, buon dì.* Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, Monſu Pourceaugnac.* Apothicaire. Lavement. Prenez, Monſieur, prenez, prenez. Il eſt benin, benin, benin. C'eſt pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo ſu, Signor Monſu, piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu.* Jamais je n'ai été ſi ſaoul de ſottiſes.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce que tout cela veut dire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ſes grandes embraſſades, eſt un fourbe, qui m'a mis dans une maiſon pour ſe moquer de moi, & me faire une piece.

SBRIGANI.

Cela eſt-il poſſible ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de poſſédés

après mes chauſſes ; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu ; les mines ſont bien trompeuſes ! Je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il eſt poſſible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne ſens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Hé ! il y a quelque petite choſe qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de cela ; & il me ſemble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande ; & les hommes ſont bien traîtres & ſcélérats !

M. DE POURCEAUGNAC.

Enſeignez-moi, de grace, le logis de Monſieur Oronte ; je ſuis bien aiſe d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ah ! ah ! vous êtes donc de complexion amoureuſe ; & vous avez ouï parler que ce Monſieur Oronte a une fille ? ...

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouſer.

SBRIGANI.

L'é... L'épouſer ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah ! c'eſt une autre choſe ; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore ?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vîte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-deſſous.

SBRIGANI.

Non, cela n'eſt point néceſſaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en diſpenſer.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eſt-ce que vous n'êtes point de mes amis ?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'eſt une choſe où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laiſſez-moi conſulter un peu ſi je le puis faire en conſcience.

(*Après s'être un peu éloigné de M. de Pourceaugnac.*)

C'eſt un homme qui cherche ſon bien, qui tâche de pourvoir ſa fille le plus avantageuſement qu'il eſt poſſible; & il ne faut nuire à perſonne. Ce ſont des choſes qui ſont connues à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il eſt défendu de ſcandaliſer ſon prochain. Cela eſt vrai; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut ſurprendre, & qui, de bonne foi, vient ſe marier avec une fille qu'il ne connoît pas, & qu'il n'a jamais vue; un Gentilhomme plein de franchiſe, pour qui je me ſens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour ſon ami, prend confiance en moi, & me donne une bague à garder pour l'amour de lui.

(*A M. de Pourceaugnac.*)

Oui, je trouve que je puis vous dire les choſes ſans bleſſer ma conſcience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous ſera poſſible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mene une vie déshonnête, cela ſeroit un peu trop fort; cherchons, pour

nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante auſſi n'eſt pas aſſez ; celui de coquette achevée me ſemble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis ſervir, pour vous dire honnêtement ce qu'elle eſt...

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe ?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit ; & puis il y a des gens, après tout, qui ſe mettent au-deſſus de ces ſortes de choſes, & qui ne croient pas que leur honneur dépende...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur ; je ne me veux point mettre ſur la tête un chapeau comme celui-là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là ?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, ORONTE.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, Monſieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes Monſieur Oronte, n'eſt-ce pas?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monſieur Oronte, que les Limoſins ſoient des ſots?

ORONTE.

Croyez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, que les Pariſiens ſoient des bêtes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monſieur Oronte, qu'un homme comme moi ſoit affamé de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, qu'une fille, comme la mienne, ſoit affamée de mari?

SCENE VI.

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

ON vient de me dire, mon pere, que Monſieur de Pourceaugnac eſt arrivé. Ah ! le voilà, ſans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il eſt bien fait ! qu'il a bon air ! & que je ſuis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embraſſe, & que je lui témoigne...

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Tudieu, quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord.

ORONTE.

Je voudrois bien ſavoir, Monſieur de Pourceaugnac, par quelle raiſon vous venez...

JULIE *s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un air languiſſant, & lui veut prendre la main.*

Que je ſuis aiſe de vous voir, & que je brûle d'impatience !...

ORONTE.

Ah ! ma fille, ôtez-vous de-là, vous dis-je !

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Oh ! oh ! quelle égrillarde !

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, ſavoir par quelle raiſon, s'il vous plaît, vous avez la hardieſſe de...

(*Julie continue le même jeu.*)

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Vertu de ma vie!

ORONTE, *à Julie.*

Encore, qu'eſt-ce à dire cela?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je careſſe l'époux que vous m'avez choiſi?

ORONTE.

Non. Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laiſſez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; &, ſi tu ne rentres tout-à-l'heure, je...

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille eſt une ſotte, qui ne ſait pas les choſes.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Comme nous lui plaiſons!

ORONTE, *à Julie, qui eſt reſtée, après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand eſt-ce donc que vous me marierez avec Monſieur ?

ORONTE.

Jamais, & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puiſque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous ſerons mariés enſemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous aſſure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

SCENE VII.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, notre beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant ; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, & vos grimaces n'attraperont rien !

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac ſoit un homme à acheter chat en poche ? Et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour ſe conduire, pour ſe faire informer de l'hiſtoire du monde ; & voir, en ſe mariant, ſi ſon honneur a bien toutes ſes ſûretés ?

ORONTE.

Je ne ſais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de ſoixante & trois ans ait ſi peu de cervelle, & conſidere ſi peu ſa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous ſavez, & qui a été mis chez un Médecin pour être panſé ?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt une piece que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le Médecin me l'a dit lui même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Médecin en a menti. Je ſuis Gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je ſais ce que j'en dois croire ; & vous ne m'abuſerez pas là-deſſus, non plus que ſur les dettes que vous avez aſſignées ſur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes ?

ORONTE.

La feinte ici eſt inutile ; & j'ai vu le Marchand Flamand, qui, avec les autres Créanciers, a obtenu depuis huit mois ſentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel Marchand Flamand ? Quels Créanciers ? Quelle ſentence obtenue contre moi ?

ORONTE.

Vous ſavez bien ce que je veux dire.

SCENE VIII.

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE, *contrefaiſant une Languedocienne.*

AH ! tu es aſſi, & à la fi yeu te trobi après abé fait tant de paſſés. Podes-tu, ſeélérat, podes-tu ſouteni ma biſto ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que veut cette femme-là ?

LUCETTE.

Que te boli, infâme ! Tu fas ſemblan de nou me pa connouiſſe, & nou rougiſſes pas, impudent que tu ſios, tu ne rougiſſes pas de me beyre ?

(*à Oronte.*)

Nou ſabi pas, Mouſſur, ſaquos bous dont m'an dit que bouillo eſpouſa la fillo ; may yeu bous

declari que yeu ſoun ſa fenno, & que y a ſet ans, Mouſſur, qu'en paſſant à Pézénas el auguet l'adreſſe dambé ſas mignardiſos, commo ſap tapla fayre, de me gagna lou cor, & m'oubligel pra quel moueyen à ly donna la man per l'eſpouſa.

ORONTE.

Oh! oh!

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable eſt-ce ceci?

LUCETTE.

Lou trayte me quittel trés ans après, ſul préteſte de qualques affayres que l'apelabon dins ſoun pays, & deſpey noun l'y reſçau put quaſo de nòubelo, may dins lou tens qui ſoungeabi l'ou mens, m'an dounat abiſt, que begnio dins aqueſte bilo, per ſe remarida dambé un autro jouena fillo, que ſours parens ly an procurado, ſenſſe ſaupré res de ſou premié mariage. Yeu ai tout quittat en diligenſſo, & me ſoüy rendudo dins aqueſte loc lou pu leau qu'ay pouſcut, per m'oupouſa en aquel criminel mariatge, & confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudint! n'as pas de honte de m'injuria, allioc d'être confus day reproches ſecrets que ta conſienſſo te den fayre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je ſuis votre mari?

LUCETTE.

Infâme! gauſos-tu dire lou contrari? Hé tu

ſabes bé, per ma penno, que n'eſt que trop bertat; & plagueſſo al ſel qu'aco nou fougeſſo pas, & que m'auqueſſo layſſado dins l'état d'inoueſſenço, & dins la tranquilita oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas tromparіés noun m'en bengueſſon malhurouſomen faire ſourty; yeu nou ſerio pas réduito à faire lou triſte perſounargé que yeu fave préſentomen: à beyre un marit cruel meſpreſa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laiſſa ſenſſe cap de piétat abandounado à las mourteles, doulous que yeu reſſenti de ſas perfidos acciûs.

ORONTE.

Je ne ſaurois m'empêcher de pleurer.

(*à M. de Pourceaugnac.*)

Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCENE IX.

NERINE, LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

NERINE, *contrefaiſant une Picarde.*

AH, je n'en pis plus, je ſuis toute eſſoffiée! Ah! finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie! Juſtiche, Juſtiche; je boute empêchement

(*à Oronte.*)

au mariage. Chés mon méri, Monſieu, & je veux faire pindre ché bon pindard-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore !

ORONTE, *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce-ci ?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire, ambé boſtre empachoman, & boſtro pendarie ? Quaquel homo es boſtre marit ?

NERINE.

Oui, Medéme, & je ſis ſa femme.

LUCETTE.

A quo es faus, aquos yeu que ſoun ſa fenno, & ſe deueſtre pendut, aquo ſera yeu que lou farai penjat.

NERINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous diſi que yeu ſoun ſa fenno.

NERINE.

Sa femme ?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vons dis que cheſt mi, encore in coup, qui le ſis.

LUCETTE.

Et yeu bous ſouſtenir yeu qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quatre ans qu'il m'a épouſée.

LUCETTE.

Et yeu ſet ans y a que ma preſo per fenno.

NERINE.

J'ai des gairants de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pays lo ſap.

NERINE.

No Ville en eſt témoin.

LUCETTE.

Tou Pézénas a biſt notre mariatge.

NERINE.

Tout chin Quentin a aſſiſté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de tant béritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Gauſos-tu dire lou contrari, valiſquos?

NERINE, *à M. de Pourceaugnac.*

Eſt-che que tu me démentiras, méchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il eſt auſſi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingnimpudinſſo! Et couſſy, miſérable, nou te ſoubennes plus de la pavro Françon, & del pavre Jeannet, que ſoun lous fruits de notre mariatge?

NERINE.

Bayez un peu l'inſolence! Quoi, tu ne te ſouviens mie de cette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de te foi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes.

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeannet, beni touſton, beni

touſtaine, beni fayre beyre à un payre dénaturat la duretat quel a per noſtres.

NERINE.

Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez veſen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

SCENE X.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC, LUCETTE, NERINE, PLUSIEURS ENFANS.

LES ENFANS.

AH! mon papa! mon papa! mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre ſoit des petits-fils de putains.

LUCETTE.

Couſſy, trayte, tu nous ſios pas dins la darniare confuſiu, de reſſaupre à tal tous enfans, & de ferma l'aureillo à la tendreſſo paternello? Tu nou m'eſcaperas pas, infame! yeu te boly ſeguy per tout, & te reproucha ton crime juſquos à tant que me ſio beniado, & que t'ayo fayt penjat, couqui, te boly fayré penjat.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être inſainſible aux caireſſes de chette pauvre ainfain? Tu ne te ſauveras mie de mes pattes; &, en dépit de

tes dains, je ferai bien voir que je ſis ta femme, & je te ferai pindre.

LES ENFANS.

Mon papa ! mon papa ! mon papa !

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours, au ſecours ! Où fuirai-je ? Je n'en puis plus.

ORONTE, *à Lucette & à Nérine.*

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

SCENE XI.

SBRIGANI *ſeul.*

JE conduis de l'œil toutes choſes, & tout cela ne vas pas mal. Nous fatiguerons tant notre Provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpiſſe.

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

AH, je ſuis aſſommé! Quelle peine! quelle maudite Ville! Aſſaſſiné de tous côtés!

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Eſt-il encore arrivé quelque choſe.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce Pays des femmes & des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuſes me ſont venu accuſer de les avoir épouſées toutes deux, & me menacent de la Juſtice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire; & la Juſtice, en ce Pays-ci, eſt rigoureuſe en diable contre cette ſorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; mais quand il y auroit information, ajournement, décret & jugement obtenu par ſurpriſe, défaut & contumace, j'ai la voie du conflit de Juriſdiction pour temporiſer, & venir aux moyens de nullité qui ſeront dans les procédures.

SBRIGANI.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes; & l'on voit bien, Monſieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, point du tout! Je ſuis Gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainſi, que vous ayiez étudié la Pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'eſt que le ſens commun qui me fait juger que je ſerai toujours reçu à mes faits juſtificatifs, & qu'on ne me ſauroit condamner ſur une ſimple accuſation, ſans un récollement & confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là viennent ſans que je les ſache.

SBRIGANI.

Il me ſemble que le ſens commun d'un Gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui eſt du droit & de l'ordre de la Juſtice; mais non pas à ſavoir les vrais termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſont quelques mots que j'ai retenus en liſant les Romans.

SBRIGANI.

Ah! fort bien!

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat, pour conſulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point ſurpris de leur maniere de parler ; ils ont contracté du Barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour muſique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me diſent ce que je veux ſavoir.

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, DEUX AVOCATS, DEUX PROCUREURS, DEUX SERGENS.

I. AVOCAT, *trainant ſes paroles en chantant.*

» La polygamie eſt un cas,
» Eſt un cas pendable.

II. AVOCAT, *chantant fort vite en bredouillant.*

» Votre fait
» Eſt clair & net ;
» Et tout le droit,
» Sur cet endroit,
» Conclut tout droit.

» Si vous conſultez nos Auteurs,
» Légiſlateurs & Gloſſateurs,
» Juſtinian, Papinian,
» Ulpian & Tribonian,
» Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
» Paul Caſtre, Julian, Barthole,
» Jaſon, Alciat & Cujas,
» Ce grand homme ſi capable,
» La polygamie eſt un cas,
» Eſt un cas pendable. »

ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de deux Procureurs & de deux Sergens,

Pendant que le II. AVOCAT *chante les paroles qui ſuivent.*

» TOUS les peuples policés,
» Et bien ſenſés,
» Les François, Anglois, Hollandois,
» Danois, Suédois, Polonois,
» Portugais, Eſpagnols, Flamands,
» Italiens, Allemands,
» Sur ce fait tiennent loi ſemblable,
» Et l'affaire eſt ſans embarras.
» La polygamie eſt un cas,
» Eſt un cas pendable. »

Le I. AVOCAT *chante celle-ci.*

» La polygamie eſt un cas,
» Eſt un cas pendable. »

M. de Pourceaugnac impatienté les chaſſe.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Oui les choſes s'acheminent où nous voulons; & comme ſes lumieres ſont fort petites, & ſon ſens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur ſi grande de la ſévérité de la juſtice de ce pays, & des apprêts qu'on faiſoit déja pour ſa mort, qu'il veut prendre la fuite; &, pour ſe dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'eſt réſolu à ſe déguiſer; & le déguiſement qu'il a pris, eſt l'habit de femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la Comédie; & tandis que je jouerai mes ſcenes avec lui, allez-vous-en. (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous entendez bien?

ERASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorſque je l'aurai mis où je veux.... (*Il lui parle à l'oreille.*)

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi... (*Il lui parle encore à l'oreille.*)

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre Demoiſelle. Allez vîte, qu'il ne nous voie enſemble.

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC *en femme*, SBRIGANI.

SBRIGANI.

POUR moi, je ne crois pas qu'en cet état on puiſſe jamais vous connoître; & vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà ce qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la juſtice ne ſoient point obſervées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déſa dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font ſon procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une juſtice bien injuſte.

SBRIGANI.

Elle eſt ſévere comme tous les diables, particuliérement ſur ces ſortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on eſt innocent ?

SBRIGANI.

N'importe. Il ne s'enquêtent point de cela ; & puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays ; & ils ne ſont pas plus ravis que de voir pendre un Limoſin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que les Limoſins leur ont donc fait ?

SBRIGANI.

Ce ſont des brutaux, ennemis de la gentilleſſe & du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je ſuis pour vous dans une peur épouvantable ; & je ne me conſolerois de ma vie, ſi vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il eſt fâcheux à un Gentilhomme d'être pendu ; & qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de nobleſſe.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon ; on vous conteſteroit après cela le titre d'Ecuyer. Au reſte, étudiez-vous, quand je vous menerai par la main, à bien marcher comme une femme, & à prendre le langage & toutes les manieres d'une perſonne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſez-moi faire ; j'ai vu les perſonnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'eſt que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'eſt rien ; & il y a des femmes qui en ont autant que vous : çà, voyons un peu comme vous ferez. (*Après que Monſieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.*) Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carroſſe ; où eſt-ce qu'eſt mon carroſſe ? Mon Dieu ! qu'on eſt miſérable d'avoir des gens comme cela ! Eſt-ce qu'on me fera attendre toute la journée ſur le pavé, & qu'on ne me fera point venir mon carroſſe ?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Holà ! ho, Cocher, petit Laquais. Ah ! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit Laquais ! petit Laquais ! Où eſt-ce donc qu'eſt ce petit Laquais ? Ce petit Laquais ne ſe trouvera-t-il point ? Ne me fera-t-on point venir ce petit Laquais ? Eſt-ce que je n'ai point un petit Laquais dans le monde ?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une choſe ; cette coëffe eſt un peu trop déliée ; j'en vais querir une un peu plus épaiſſe, pour vous mieux cacher le viſage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant ?

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je ſuis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

M. de Pourceaugnac fait pluſieurs tours ſur le Théatre, continuant à contrefaire la femme de qualité.

SCENE III.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.

I. SUISSE, *ſans voir M. de Pourceaugnac.*

ALLONS, dépêchons, camarades, ly faut allair tous deux nous à la creve, pour regarter un peu chouſticier ſti Montſir de Porcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par ſon cou.

II. SUISSE, *ſans voir M. de Pourceaugnac.*

Ly faut nous loër un feneſtre pour foir ſti chouſtice.

I. SUISSE.

Ly diſent que l'on fait téja planter un grand potence tout neuve, pour ly accrochir ſti Porcegnac.

II. SUISSE.

Ly ſira, mon foi, un grand plaiſir d'y regarter pendre ſty Limoſſin.

I. SUISSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

II. SUISSE.

Ly eſt un plaiçant trôle, oui; ly diſent que s'être marié troy foye.

I. SUISSE.

Sti diable ly fouloir troy femmes à ly tout ſeul; ly être bien aſſez t'une.

II. SUISSE, *appercevant M. de Pourceaugnac.*

Ah! pon chour, Mameſelle.

I. SUISSE.

Que faire fous là tout ſeul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Meſſieurs.

II. SUISSE.

Ly être belle, par mon foi!

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Meſſieurs.

I. SUISSE.

Fous, Mameſelle, fouloir finir recbouir fous à la creve? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

II. SUISSE.

L'être un Gentilhomme Limoſſin, qui ſera pendu chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curioſité.

I. SUISSE.

Ly être là un petit téton qui l'eſt trôle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau!

I. SUISSE.

Mon foi, moi couchair pien afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! c'en eſt trop; & ces ſortes d'ordures-là ne ſe diſent point à une femme de ma condition.

II. SUISSE.

Laiſſe, toi; l'être moi qui le veut couchair afec elle.

II. SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laiſſer.

II. SUISSE.

Moi, li fouloir, moi.

(*Les deux Suiſſes tirent M. de Pourceaugnac avec violence.*)

I. SUISSE.

Moi, ne faire rien.

II. SUISSE.

Toi, l'afoir pien menti.

I. SUISSE.

Parti, toi, l'afoir toi-même menti.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours! à la force!

SCENE IV.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce? Quelle violence eſt-ce là! Et que voulez-vous faire à Madame? Allons que l'on ſorte de-là, ſi vous ne voulez que je vous mette en priſon.

I. SUISSE.

Parti, pon; toi, ne l'afoir point.

II. SUISSE.

Parti, pon auſſi; toi, ne l'afoir point encore.

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, de m'avoir délivré de ces inſolens.

L'EXEMPT.

Ouais! Voilà un viſage qui reſſemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas moi, je vous aſſure.

L'EXEMPT.

L'EXEMPT.

Ah ! ah ! qu'eſt-ce que veut dire...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne ſais pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites-vous cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un diſcours qui marque quelque choſe ; & je vous arrête priſonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, Monſieur, de grace !

L'EXEMPT.

Non, non ; à votre mine & à vos diſcours, il faut que vous ſoyiez ce Monſieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui ſe ſoit déguiſé de la ſorte ; & vous viendrez en priſon tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hélas !

SCENE VI.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

AH, Ciel! Que veut dire cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oui, oui, c'eſt de quoi je ſuis ravi.

SBRIGANI, *à l'Exempt.*

Hé, Monſieur, pour l'amour de moi, vous ſavez que nous ſommes amis depuis long-tems; je vous conjure de ne le point mener en priſon.

L'EXEMPT.

Non, il m'eſt impoſſible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuſter cela avec quelques piſtoles?

L'EXEMPT, *à ſes Archers.*

Retirez-vous un peu.

SCENE VII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

IL faut lui donner de l'argent pour vous laiſſer aller. Faites vîte.

M. DE POURCEAUGNAC, *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah ! maudite Ville !

SBRIGANI.

Tenez, Monſieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il ?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre eſt trop exprès.

SBRIGANI, *à l'Exempt qui veut s'en aller.*

Mon Dieu ! Attendez. (*A M. de Pourceaugnac.*) Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de tems. Vous auriez un grand plaiſir quand vous ſeriez pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! (*Il donne de l'argent à Sbrigani.*)

SBRIGANI, *à l'Exempt.*

Tenez, Monſieur.

L'EXEMPT, *à Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enfuie avec lui ; car il n'y auroit point ici de ſûreté pour moi. Laiſſez-le-moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand ſoin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aie mis en lieu de ſûreté.

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Adieu. Voilà le ſeul honnête homme que j'ai trouvé en cette Ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fuſſiez déja bien loin.

(*ſeul.*)

Que le Ciel te conduiſe. Par ma foi! voilà une grande dupe. Mais, voici...

SCENE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, *feignant de ne pas voir Oronte.*

AH! quel étrange aventure! Quelle fâcheuſe nouvelle pour un pere! Pauvre Oronte, que je te plains!

ORONTE.

Qu'eſt-ce? Quel malheur me préſages-tu?

SBRIGANI.

Ah! Monſieur, ce perfide Limoſin, ce traître de M. de Pourceaugnac vous enleve votre fille!

ORONTE.

Il m'enleve ma fille?

SBRIGANI.

Oui. Elle en eſt devenue ſi folle, qu'elle vous quitte pour le ſuivre; & l'on dit qu'il a un caractere pour ſe faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vîte à la Juſtice. Des Archers après eux.

SCENE IX.

ORONTE, ERASTE, JULIE, SBRIGANI.

ERASTE, *à Julie.*

ALLONS, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre pere. Tenez, Monſieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre ſeule conſidération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriſer, & me guérir abſolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah! infâme que tu es!

ERASTE, *à Julie.*

Comment? Me traiter de la ſorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être ſoumiſe aux volontés de Monſieur votre pere; il eſt ſage & judicieux dans les choſes qu'il fait; & je ne me plains point de lui, de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ſes raiſons pour cela. On lui a fait croire que cet autre eſt plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; & quatre ou cinq mille écus eſt un denier conſidérable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à ſa parole; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laiſſer

d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, & le ſuivre honteuſement, ſans le conſentement de Monſieur votre pere, après les crimes qu'on lui impute; c'eſt une choſe condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'aſſez ſanglans reproches.

JULIE.

Hé bien, oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, & je l'ai voulu ſuivre, puiſque mon pere me l'avoit choiſi pour époux. Quoi que vous me diſiez, c'eſt un fort honnête homme; & tous les crimes dont on l'accuſe ſont fauſſetés épouvantables.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous êtes une impertinente, & je ſais mieux que vous ce qui en eſt.

JULIE.

Ce ſont, ſans doute, des pieces qu'on lui fait, & (*montrant Braſte.*)
c'eſt peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moi, je ſerois capable de cela?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je. Vous êtes une ſotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, & que ce ſoit

ma paſſion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déja dit, ce n'eſt que la ſeule conſidération que j'ai pour Monſieur votre pere; & je n'ai pu ſouffrir qu'un honnête homme, comme lui, fût expoſé à la honte de tous les bruits qui pourroient ſuivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous ſuis, Seigneur Eraſte, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monſieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur; mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conſerve pour vous les ſentimens d'eſtime & de vénération où votre perſonne m'oblige; & ſi je n'ai pu être votre gendre, au moins ſerai-je éternellement votre ſerviteur.

ORONTE.

Arrêtez, Seigneur Eraſte. Votre procédé me touche l'ame, & je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que M. de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le Seigneur Eraſte. Çà, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai ſur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monſieur; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'eſt à elle à m'obéir, & je ſais me montrer le maître.

ERASTE,

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? Et voulez-vous que je poſſede un corps, dont un autre poſſédera le cœur?

ORONTE.

C'eſt un ſortilege qu'il lui a donné; & vous verrez qu'elle changera de ſentiment avant qu'il ſoit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne...

ORONTE.

Ah! que de bruit! Çà, votre main, vous dis-je. Ah! ah! ah!

ERASTE *à Julie.*

Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que je vous donne la main; ce n'eſt que de Monſieur votre pere que je ſuis amoureux, & c'eſt lui que j'épouſe.

ORONTE.

Je vous ſuis beaucoup obligé ; & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on faſſe venir le Notaire pour dreſſer le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertiſſement de la ſaiſon, & faire entrer les maſques, que le bruit des noces de Monſieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la Ville.

SCENE DERNIERE.

TROUPE DE MASQUES *danſans & chantans.*

UN MASQUE *en Egyptienne.*

» SORTEZ, ſortez de ces lieux,
» Soucis, chagrins & triſteſſe;
» Venez, venez, ris & jeux,
» Plaiſirs, amour & tendreſſe;
» Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
» La grande affaire eſt le plaiſir.

CHŒUR DE MASQUES *chantans.*

» Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
» La grande affaire eſt le plaiſir.

L'ÉGYPTIENNE.

» A me ſuivre tous ici,
» Votre ardeur eſt non commune;

» Et vous êtes en ſouci
» De votre bonne fortune ;
» Soyez toujours amoureux,
» C'eſt le moyen d'être heureux.

UN MASQUE *en Egyptien.*

» Aimons juſques au trépas,
» La raiſon nous y convie.
» Hélas ! ſi l'on n'aimoit pas,
» Que ſeroit-ce de la vie ?
» Ah ! perdons plutôt le jour,
» Que de perdre notre amour !

L'ÉGYPTIEN.

» Les biens,

L'ÉGYPTIENNE.

La gloire,

L'ÉGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'ÉGYPTIENNE.

» Les ſceptres qui font tant d'envie.

L'ÉGYPTIEN.

» Tout n'eſt rien, ſi l'amour n'y mêle ſes ardeurs.

L'ÉGYPTIENNE.

» Il n'eſt point, ſans l'amour, de plaiſirs dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

» Soyons toujours amoureux,
» C'eſt le moyen d'être heureux.

CHŒUR.

» Sus, chantons tous enſemble,
» Danſons, ſautons, jouons-nous.

UN MASQUE *en Pantalon.*

» Lorſque pour rire on s'aſſemble,
» Les plus ſages, ce me ſemble,
» Sont ceux qui ſont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

» Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
» La grande affaire eſt le plaiſir.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de Sauvages.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Danſe de Biſcayens.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

LES

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

AVANT-PROPOS.

LE Roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'eſt propoſé de donner à ſa Cour un divertiſſement qui fût compoſé de tous ceux que le Théatre peut fournir ; &, pour embraſſer cette vaſte idée, & enchaîner enſemble tant de choſes diverſes, Sa Majeſté a choiſi pour ſujet deux Princes rivaux, qui dans le champêtre ſéjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune Princeſſe & ſa mere, de toutes les galanteries dont ils ſe peuvent aviſer.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

ARISTIONE, Princeſſe, Mere d'Eriphile.
ERIPHILE, Fille de la Princeſſe.
IPHICRATE, Prince, Amant d'Eriphile.
TIMOCLES, Prince, Amant d'Eriphile.
SOSTRATE, Général d'Armée, Amant d'Eriphile.
CLEONICE, Confidente d'Eriphile.
ANAXARQUE, Aſtrologue.
CLÉON, Fils d'Anaxarque.
CHOREBE, Suivant d'Ariſtione.
CLITIDAS, Plaiſant de Cour.
Une fauſſe VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

EOLE.
TRITONS chantans.
FLEUVES chantans.
AMOURS chantans.
PÊCHEURS DE CORAIL danſans.
NEPTUNE.
SIX DIEUX MARINS danſans.

DEUXIEME INTERMEDE.

TROIS PANTOMIMES danſans.

TROISIEME INTERMEDE.

LA NYMPHE de la vallée de Tempé.

ACTEURS DE LA PASTORALE, en musique.

TIRCIS, Berger, Amant de Caliſte.
CALISTE, Bergere.
LICASTE, Berger, Ami de Tircis.
MENANDRE, Berger, Ami de Tircis.
PREMIER SATYRE, Amant de Caliſte.
SECOND SATYRE, Amant de Caliſte.
SIX DRYADES danſans.
SIX FAUNES danſans.
CLIMENE, Bergere.
PHILINTE, Berger.
TROIS PETITES DRYADES danſans.
TROIS PETITS FAUNES danſans.

QUATRIEME INTERMEDE.

HUIT STATUES qui danſent.

CINQUIEME INTERMEDE.

QUATRE PANTOMIMES danſans.

SIXIEME INTERMEDE.

FÊTE DES JEUX PYTHIENS.

LA PRÊTRESSE.
DEUX SACRIFICATEURS chantans.

SIX MINISTRES DU SACRIFICE, portant des haches, danſans.

CHŒUR DE PEUPLES.

SIX VOLTIGEURS, ſautans ſur des chevaux de bois.

QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES danſans.

HUIT ESCLAVES danſans.

QUATRE HOMMES armés à la Greque.

QUATRE FEMMES armées à la Greque.

UN HÉRAUT.

SIX TROMPETTES.

UN TIMBALLIER.

APOLLON.

SUIVANS D'APOLLON danſans.

La Scene eſt en Theſſalie, dans la vallée de Tempé.

PREMIER INTERMEDE.

Le Théâtre repréſente une vaſte mer, bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le ſommet porte chacun un Fleuve appuyé ſur une urne. Au pied de ces rochers ſont douze Tritons, & dans le milieu de la mer, quatre Amours ſur des Dauphins: Eole eſt élevé au-deſſus des ondes ſur un nuage.

SCENE PREMIERE.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS.

EOLE.

VENTS, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes;
Et laiſſez régner ſur les ondes
Les Zéphirs & les Amours.

SCENE II.

La mer se calme, &, du milieu des ondes, on voit s'élever une ville. Huit Pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perles, & des branches de corail.

ECOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS, PÊCHEURS DE CORAIL.

UN TRITON.

QUELS beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréides.

CHŒUR DE TRITONS.

Allons tous au-devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah! que ces Princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Notre mere, a bien moins d'appas.

CHŒUR.

Allons tous au-devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les Pêcheurs forment une danſe, après laquelle ils vont ſe placer chacun ſur un rocher, au-deſſous d'un fleuve.

UN TRITON.

QUEL noble ſpectacle s'avance ?
Neptune, le grand Dieu Neptune, avec ſa cour,
Vient honorer ce beau ſéjour
De ſon auguſte préſence.

CHŒUR.

Redoublons nos concerts;
Et faiſons retentir dans la vague des airs
Notre réjouiſſance.

SCENE III.

NEPTUNE, DIEUX MARINS, EOLE, TRITONS, FLEUVES, AMOURS, PÊCHEURS.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Neptune danse avec sa suite. Les Tritons, les Fleuves & les Pêcheurs accompagnent ses pas de gestes differens, & de bruits de conques de perles.

Fin du premier Intermede.

Vers pour le ROI, *repréſentant Neptune.*

LE Ciel, entre les Dieux les plus conſidérés,
Me donne pour partage un rang conſidérable ;
Et, me faiſant régner ſur les flots azurés,
Rend à tout l'Univers mon pouvoir redoutable.

Il n'eſt aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande :
Point d'Etats qu'à l'inſtant je ne puiſſe inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement ;
Et d'une triple digue à leur force oppoſée,
On les verroit forcer le ferme empêchement,
Et ſe faire en tous lieux une ouverture aiſée.

Mais je ſais retenir la fureur de ces flots
Par la ſage équité du pouvoir que j'exerce ;
Et laiſſer en tous lieux, au gré des Matelots,
La douce liberté d'un paiſible commerce.

On trouve des écueils parfois dans mes Etats ;
On voit quelques vaiſſeaux y périr par l'orage ;
Mais contre ma puiſſance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Pour M. LE GRAND, *repréſentant un Dieu marin.*

L'EMPIRE où nous vivons eſt fertile en tréſors ;
Tous les mortels en foule accourent ſur ſes bords ;
Et pour faire bientôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Pour le Marquis DE VILLEROI, *représentant un Dieu marin.*

SUR la foi de ce Dieu de l'Empire flottant,
On peut bien s'embarquer avec toute assurance;
Les flots ont de l'inconstance,
Mais le Neptune est constant.

Pour le Marquis DE RASSENT, *représentant un Dieu Marin.*

VOGUEZ sur cette mer d'un zele inébranlable,
C'est le moyen d'avoir Neptune favorable.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS, *à part.*

Il eſt attaché à ſes penſées.

SOSTRATE, *ſe croyant ſeul.*

Non, Soſtrate, je ne vois rien où tu puiſſes avoir recours; & tes maux ſont d'une nature à ne te laiſſer nulle eſpérance d'en ſortir.

CLITIDAS, *à part.*

Il raiſonne tout ſeul.

SOSTRATE, *ſe croyant ſeul.*

Hélas!

CLITIDAS, *à part.*

Voilà des ſoupirs qui veulent dire quelque choſe, & ma conjecture ſe trouvera véritable.

SOSTRATE, *se croyant seul.*

Sur quelles chimeres, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque espoir ? & que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, & des ennuis à ne finir que par la mort ?

CLITIDAS, *à part.*

Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE, *se croyant seul.*

Ah ! mon cœur ! ah ! mon cœur ! où m'avez-vous jeté ?

CLITIDAS.

Serviteur, Seigneur Sostrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas ?

CLITIDAS.

Mais, vous plutôt, que faites-vous ici ? Et quelle secrete mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête, dont l'amour du Prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des Princesses, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique & de danse, & qu'on a vu les rochers & les ondes se parer de Divinités pour faire honneur à leurs attraits ?

SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence ; & tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous ſavez que votre préſence ne gâte jamais rien, & que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous ſoyiez. Votre viſage eſt bien venu partout, & il n'a garde d'être de ces viſages diſgraciés, qui ne ſont jamais bien reçus des regards ſouverains. Vous êtes également bien auprès des deux Princeſſes; & la mere & la fille vous font aſſez connoître l'eſtime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux; & ce n'eſt pas cette crainte enfin qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curioſité pour ces ſortes de choſes.

CLITIDAS.

Mon Dieu! quand on n'auroit nulle curioſité pour les choſes, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde; &, quoi que vous puiſſiez dire, on ne demeure point tout ſeul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque choſe qui embarraſſe.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y puſſe avoir?

CLITIDAS.

Ouais! je ne ſais d'où cela vient; mais il ſent ici l'amour. Ce n'eſt pas moi. Ah! par ma foi, c'eſt vous!

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas!

CLITIDAS.

Je ne ſuis point fou. Vous êtes amoureux. J'ai le nez délicat, & j'ai ſenti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prends-tu cette penſée ?

CLITIDAS.

Sur quoi ? Vous ſeriez bien étonné ſi je vous diſois encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE.

Moi ?

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout-à-l'heure celle que vous aimez. J'ai mes ſecrets auſſi-bien que notre Aſtrologue, dont la Princeſſe Ariſtione eſt entêtée ; &, s'il a la ſcience de lire dans les aſtres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des perſonnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par ſoi, é ; r, i, ri, éri ; p, h, i, phi ; ériphi, l, e, le, Eriphile. Vous êtes amoureux de la Princeſſe Etiphile.

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, & tu me frappes d'un coup de foudre !

CLITIDAS.

Vous voyez ſi je ſuis ſavant.

SOSTRATE.

Hélas ! ſi par quelque aventure tu as pu découvrir le ſecret de mon cœur, je te conjure, au moins, de ne le révéler à qui que ce ſoit ; & ſurtout, de le tenir caché à la belle Princeſſe, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, ſérieuſement parlant, ſi dans vos actions j'ai bien pu connoître depuis un tems la paſſion

que vous voulez tenir ſecrete, penſez-vous que la Princeſſe Eriphile puiſſe avoir manqué de lumiere pour s'en appercevoir? Les belles, croyez-moi, ſont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles cauſent; & le langage des yeux & des ſoupirs ſe fait entendre, mieux qu'à tout autre, à celles à qui il s'adreſſe.

SOSTRATE.

Laiſſons-la, Clitidas, laiſſons-la voir, ſi elle peut, dans mes ſoupirs & mes regards, l'amour que ſes charmes m'inſpirent; mais gardons bien que, par mille autres voies, elle en apprenne rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Eſt-il poſſible que ce même Soſtrate qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les Gaulois, & dont le bras a ſi glorieuſement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoient la Grece; eſt-il poſſible, dis-je, qu'un homme ſi aſſuré dans la guerre, ſoit ſi timide en amour, & que je le voie trembler à dire ſeulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raiſon; & tous les Gaulois du monde enſemble ſont bien moins redoutables, que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne ſuis pas de cet avis; & je ſais bien, pour moi, qu'un ſeul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux

yeux enſemble les plus charmans du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'eſpérez-vous faire ?

SOSTRATE.

Mourir, ſans déclarer ma paſſion.

CLITIDAS.

L'eſpérance eſt belle. Allez, allez, vous vous moquez ; un peu de hardieſſe réuſſit toujours aux amans ; il n'y a en amour que les honteux qui perdent ; & je dirois ma paſſion à une Déeſſe, moi, ſi j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choſes, hélas ! condamnent mes feux à un éternel ſilence.

CLITIDAS.

Et quoi ?

SOSTRATE.

La baſſeſſe de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour ; le rang de la Princeſſe, qui met entre elle & mes deſirs une diſtance ſi fâcheuſe, la concurrence de deux Princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent ſoutenir les prétentions de leurs flammes ; de deux Princes qui, par mille & mille magnificences, ſe diſputent à tous momens la gloire de ſa conquête, & ſur l'amour de qui on attend tous les jours de voir ſon choix ſe déclarer ; mais, plus que tout, Clitidas, le reſpect inviolable où ſes beaux yeux aſſujettiſſent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le reſpect bien ſouvent n'oblige pas tant que l'amour ; & je me trompe fort, ou la jeune Prin-

ceſſe a connu votre flamme, & n'y eſt pas inſenſible.

SOSTRATE.

Ah! ne t'aviſe point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un miſérable!

CLITIDAS.

Ma conjecture eſt fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de ſon époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous ſavez que je ſuis auprès d'elle en quelque eſpece de faveur, que j'y ai les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter, je me ſuis acquis le privilege de me mêler à la converſation, & de parler à tort & à travers de toutes choſes. Quelquefois auſſi cela ne me réuſſit pas, mais quelquefois auſſi cela me réuſſit. Laiſſez-moi faire, je ſuis de vos amis, les gens de mérite me touchent; & je veux prendre mon tems pour entretenir la Princeſſe de...

SOSTRATE.

Ah! de grace, quelque bonté que mon malheur t'inſpire, gardes-toi bien de lui rien dire de ma flamme! J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accuſé par elle de la moindre témérité; & ce profond reſpect où ſes charmes divins...

CLITIDAS.

Taiſons-nous. Voici tout le monde.

SCENE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLÉON, CLITIDAS.

ARISTIONE, *à Iphicrate.*

PRINCE, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornemens qui l'emportent, sans doute, sur tout ce que l'on sauroit voir; & elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand & de si majestueux, que le Ciel même ne sauroit aller au-delà, & je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLES.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies; & je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable; & certes, il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons pas le tems de nous ennuyer dans cette agréable séjour qu'ont célébré tous les Poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, &

de la ſolemnité des jeux Pythiens que l'on y célebre tantôt, vous prenez ſoin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertiſſemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Soſtrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade ?

SOSTRATE.

Une petite indiſpoſition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Soſtrate eſt de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne ſied pas bien d'être curieux comme les autres, & qu'il eſt beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guere de part à tout ce que je fais ; &, ſans vous faire compliment, il y avoit des choſes à voir dans cette fête, qui pouvoient m'attirer, ſi quelqu'autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vu cela ?

CLITIDAS.

Oui, Madame, mais du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoi du rivage ?

CLITIDAS.

Ma foi ! Madame, j'ai craint quelqu'un de ces accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confuſions. Cette nuit j'ai ſongé de poiſſon mort & d'œufs caſſés ; & j'ai appris du Seigneur Anaxarque, que les œufs caſſés & le poiſſon mort ſignifient malencontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une choſe, que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moi.

CLITIDAS.

C'eſt qu'il y a tant de choſes à dire de vous, qu'on n'en ſauroit parler aſſez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matieres, puiſque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen ? Ne dites-vous pas que l'aſcendant eſt plus fort que tout ; &, s'il eſt écrit dans les aſtres que je ſois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je réſiſte à ma deſtinée ?

ANAXARQUE.

Avec tout le reſpect, Madame, que je vous dois, il y a une choſe qui eſt fâcheuſe dans votre Cour, que tout le monde y prenne la liberté de parler, & que le plus honnête homme y ſoit expoſé aux railleries du premier méchant plaiſant.

CLITIDAS.

Je vous rends graces de l'honneur...

ARISTIONE, *à Anaxarque.*

Que vous êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit !

CLITIDAS.

Avec tout le reſpect que je dois à Madame, il y a une choſe qui m'étonne dans l'Aſtrologie, que des gens qui ſavent tous les ſecrets des Dieux, & qui poſſedent des connoiſſances à ſe mettre au-deſſus de tous les hommes, aient beſoin de faire leur cour, & de demander quelque choſe.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, & donner à Madame de meilleures plaiſanteries.

CLITIDAS.

Ma foi ! on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aiſe ; & le métier de plaiſant n'eſt pas comme celui d'Aſtrologue. Bien mentir & bien plaiſanter, ſont deux choſes fort différentes ; & il eſt bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé ! qu'eſt-ce donc que cela veut dire ?

CLITIDAS, *ſe parlant à lui-même.*

Paix, impertinent que vous êtes. Ne ſavez-vous pas bien que l'Aſtrologie eſt une affaire d'Etat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là ? Je vous l'ai dit pluſieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour, je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cu, & qu'on vous chaſſera comme un faquin. Taiſez-vous, ſi vous êtes ſage.

ARISTIONE.

Où eſt ma fille ?

TIMOCLES.

Madame, elle s'eſt écartée ; & je lui ai préſenté une main qu'elle a refuſé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puiſque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu ſe ſoumettre aux loix que j'ai voulu vous impoſer, puiſque j'ai ſu obtenir de

vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, & qu'avec pleine soumission aux sentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, & me dites sincérement quel progrès vous croyez l'un & l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLES.

Madame, je ne suis point pour me flatter: j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la Princesse Eriphile, & je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manieres dont un amant se peut servir. Je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux; j'ai montré des assiduités; j'ai rendu des soins chaque jour; j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, & l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates; je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés; j'ai fait dire à mes yeux, aussi-bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour; j'ai pouſſé à ses pieds des soupirs languissans, j'ai même répandu des larmes; mais tout cela inutilement; & je n'ai point connu qu'elle ait dans l'ame aucun ressentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, Prince?

IPHICRATE.

Pour moi, Madame, connoissant son indifférence, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, & que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un

un époux. Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je m'adreſſe pour l'obtenir ; à vous, plutôt qu'à elle, que je rends tous mes ſoins & tous mes hommages. Et plût au Ciel, Madame, que vous euſſiez pu vous réſoudre à tenir ſa place ; que vous euſſiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, & recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez !

ARISTIONE.

Prince, le compliment eſt d'un amant adroit, & vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les meres pour obtenir les filles ; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, & je me ſuis engagée à laiſſer le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'eſt point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la Princeſſe Eriphile, que parce qu'elle eſt votre ſang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, & c'eſt vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui eſt fort bien.

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes que je...

ARISTIONE.

De grace, Prince, ôtons ces charmes & ces attraits. Vous ſavez que ce ſont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je ſouffre qu'on me loue de ma ſincérité. Qu'on diſe que je ſuis une bonne Princeſſe ; que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes

amis, & de l'eſtime pour le mérite & la vertu : je puis tâter de tout cela ; mais pour les douceurs de charmes & d'attraits, je ſuis bien aiſe qu'on ne m'en ſerve point : &, quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque ſcrupule d'en goûter la louange, quand on eſt mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah ! Madame, c'eſt vous qui voulez être mere, malgré tout le monde ; il n'eſt point d'yeux qui ne s'y oppoſent ; &, ſi vous le vouliez, la Princeſſe Eriphile ne ſeroit que votre ſœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu ! Prince, je ne donne point dans tous ces galimathias où donnent la plupart des femmes ; je veux être mere, parce que je le ſuis ; & ce ſeroit en vain que je ne le voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puiſque, de mon conſentement, je me ſuis expoſée à le recevoir. C'eſt un foible de notre ſexe, dont, graces au Ciel, je ſuis exempte ; & je ne m'embarraſſe point de ces grandes diſputes d'âge, ſur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre diſcours. Eſt-il poſſible que juſques ici vous n'ayez pu connoître où penche l'inclination d'Eriphile ?

IPHICRATE.

Ce ſont obſcurités pour moi.

TIMOCLES.

La pudeur, peut-être, l'empêche de s'expliquer à vous & à moi. Servons-nous de quelqu'autre pour découvrir le ſecret de ſon cœur. Soſtrate, prenez de ma part cette commiſſion, & rendez cet office à

ces Princes, de ſavoir adroitement de ma fille, vers qui des deux ſes ſentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent perſonnes dans votre Cour, ſur qui vous pourriez mieux verſer l'honneur d'un tel emploi; & je me ſens mal propre à bien exécuter ce que vous ſouhaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Soſtrate, n'eſt point borné aux ſeuls emplois de la guerre. Vous avez de l'eſprit, de la conduite, de l'adreſſe, & ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moi, Madame...

ARISTIONE.

Non, non. En vain, vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puiſque vous le voulez, Madame, il faut vous obéir; mais je vous jure que, dans toute votre Cour, vous ne pouviez choiſir perſonne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commiſſion.

ARISTIONE.

C'eſt trop de modeſtie, & vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choſes dont on vous chargera. Découvrez doucement les ſentimens d'Eriphile, & faites-la reſſouvenir qu'il faut ſe rendre de bonne heure dans le bois de Diane.

SCENE III.

IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLITIDAS,

IPHICRATE, *à Soſtrate.*

Vous pouvez croire que je prends part à l'eſtime que la Princeſſe vous témoigne.

TIMOCLES, *à Soſtrate.*

Vous pouvez croire que je ſuis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de ſervir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il ſeroit inutile. J'aurois tort de paſſer les ordres de ma commiſſion; & vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un, ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laiſſe agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en uſerez comme vous voudrez.

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.

IPHICRATE, *bas, à Clitidas.*

CLITIDAS ſe reſſouvient bien qu'il eſt de mes amis ; je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de ſa maîtreſſe, contre ceux de mon rival.

CLITIDAS, *bas, à Iphicrate.*

Laiſſez-moi faire. Il y a bien de la comparaiſon de lui à vous ! & c'eſt un Prince bien bâti pour vous le diſputer !

IPHICRATE, *bas, à Clitidas.*

Je reconnoîtrai ce ſervice.

SCENE V.

TIMOCLES, CLITIDAS.

TIMOCLES.

MON rival fait ſa cour à Clitidas ; mais Clitidas ſait bien qu'il m'a promis d'appuyer, contre lui, les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.

Aſſurément ; & il ſe moque de croire l'emporter

ſur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de Prince.

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour Clitidas.

CLITIDAS, *ſeul.*

Belles paroles de tous côtés. Voici la Princeſſe; prenons mon tems pour l'aborder.

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

ON trouvera étrange, Madame, que vous vous ſoyiez écartée de tout le monde.

ERIPHILE.

Ah! qu'aux perſonnes comme nous, qui ſommes toujours accablées de tant de gens, un peu de ſolitude eſt parfois agréable, & qu'après mille impertinens entretiens, il eſt doux de s'entretenir avec ſes penſées! Qu'on me laiſſe ici promener toute ſeule.

CLÉONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit eſſai de la diſpoſition de ces gens admirables qui veulent ſe donner à vous? Ce ſont des perſonnes qui, par leurs pas, leurs geſtes & leurs mouvemens, expriment aux yeux toutes choſes; & on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire

ce mot ; & il y a des gens dans votre Cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertiſſement ; car, graces au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui ſe préſente à vous ; & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Auſſi eſt-ce à vous ſeule qu'on voit avoir recours toutes les Muſes néceſſitantes ; vous êtes la grande protectrice du mérite incommodé ; & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde, va débarquer chez vous.

CLÉONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laiſſer-là.

ERIPHILE.

Non, non ; voyons-les, faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-être, Madame, que leur danſe ſera méchante.

ERIPHILE.

Méchante, ou non, il la faut voir. Ce ne ſeroit avec vous que reculer la choſe, & il vaut mieux en être quitte.

CLEONICE.

Ce ne ſera ici, Madame, qu'une danſe ordinaire, une autre fois...

ERIPHILE.

Point de préambule, Cléonice. Qu'ils danſent.

Fin du premier Acte.

SECOND INTERMEDE.

ENTRÉE DE BALLET.

Trois Pantomimes danſent devant Eriphile.

Fin du ſecond Intermede.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONICE.

ERIPHILE.

VOILA qui eſt admirable. Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux danſer qu'ils danſent, & je ſuis bien-aiſe de les avoir à moi.

CLEONICE.

Et moi, Madame, je ſuis bien-aiſe que vous ayiez vu que je n'ai pas ſi méchant goût que vous avez penſé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant ; vous ne tarderez guere à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laiſſe ici.

SCENE II.

ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE, *allant au-devant de Clitidas.*

JE vous avertis, Clitidas, que la Princeſſe veut être ſeule.

CLITIDAS.

Laiſſez-moi faire, je ſuis homme qui ſais ma cour.

SCENE III.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS, *en chantant.*

LA, la, la, la.

(*faiſant l'étonné en voyant Eriphile.*) Ah!

ERIPHILE, *à Clitidas qui feint de vouloir s'éloigner.*

Clitidas?

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas vue là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laiſſer la Princeſſe votre mere, qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouve-tu pas ces lieux les plus charmans du monde ?

CLITIDAS.

Aſſurément. Les Princes vos amans y étoient.

ERIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.

Fort agréables. Soſtrate y étoit auſſi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'eſt pas venu à la promenade ?

CLITIDAS.

Il a quelque choſe dans la tête qui l'empêche de prendre plaiſir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu ſi expreſſément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille ; & que je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loiſir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loiſir de l'entendre ; mais, après, je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'eſt un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes ſoient faits, ne prenant point de manieres bruyantes, & des tons de voix aſſommans, ſage & poſé en toutes choſes, ne parlant jamais que bien à propos, point prompt à décider, point du tout exagérateur incommode; &, quelques beaux vers que nos Poëtes lui aient récités, je ne lui ai jamais ouï dire, voilà qui eſt plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homere. Enfin, c'eſt un homme pour qui je me ſens de l'inclination; &, ſi j'étois Princeſſe, il ne ſeroit point malheureux.

ERIPHILLE.

C'eſt un homme d'un grand mérite, aſſurément; mais de quoi t'a-t-il parlé?

CLITIDAS.

Il m'a demandé ſi vous aviez témoigné grande joie au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre perſonne avec des tranſports les plus grands du monde, vous a miſe au-deſſus du ciel, & vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la Princeſſe la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de pluſieurs ſoupirs qui diſoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtés, & de le preſſer ſur la cauſe de cette profonde mélancolie, dont toute la Cour s'apperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ERIPHILLE.

Comment, amoureux! Quelle témérité eſt la ſienne?

ſienne ? C'eſt un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, Madame ?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer ! Et, de plus, avoir l'audace de le dire !

CLITIDAS.

Ce n'eſt pas vous, Madame, dont il eſt amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'eſt pas de moi ?

CLITIDAS.

Non, Madame. Il vous reſpecte trop pour cela, & eſt trop ſage pour y penſer.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas ?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arſinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de ſon amour ?

CLITIDAS.

Il l'aime éperdument, & vous conjure d'honorer ſa flamme de votre protection.

ERIPHILE.

Moi ?

CLITIDAS.

Non, non, Madame. Je vois que la choſe ne vous plaît pas. Votre colere m'a obligé à prendre ce détour ; &, pour vous dire la vérité, c'eſt vous qu'il aime éperdument.

ERIPHILE.

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentimens. Allons, sortez d'ici ; vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une Princesse. Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voie jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ERIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit ?

CLITIDAS.

Non, Madame ; il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait ; &, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les instantes prieres qu'on sauroit faire, de ne vous en rien révéler ; & c'est trahison contre lui, que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux. C'eſt par ſon ſeul reſpect qu'il peut me plaire; & s'il étoit ſi hardi que de me déclarer ſon amour, il perdroit pour jamais & ma préſence & mon eſtime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame...

ERIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous au moins, ſi vous êtes ſage, de la défenſe que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela eſt fait, Madame. Il ne faut pas être courtiſan indiſcret.

SCENE IV.

ERIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'AI une excuſe, Madame, pour oſer interrompre votre ſolitude, & j'ai reçu de la Princeſſe votre mere une commiſſion qui autoriſe la hardieſſe que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commiſſion, Soſtrate?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre cœur.

ERIPHILE.

La Princeſſe ma mere montre un eſprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commiſſion, Soſtrate, vous a été agréable, ſans doute; & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie.

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, Madame, par la néceſſité que mon devoir m'impoſe d'obéir; & ſi la Princeſſe avoit voulu recevoir mes excuſes, elle auroit honoré quelqu'autre de cet emploi.

ERIPHILE.

Quelle cauſe, Soſtrate, vous obligeoit à le refuſer?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous eſtime pas aſſez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumieres que vous pourrez deſirer de moi ſur le ſujet de ces deux Princes?

SOSTRATE.

Je ne deſire rien pour moi là-deſſus, Madame; & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amenent.

ERIPHILE.

Juſqu'ici je me ſuis défendue de m'expliquer, & la Princeſſe ma mere a eu la bonté de ſouffrir que j'aie reculé toujours ce choix qui me doit engager; mais je ſerai bien aiſe de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque choſe pour l'amour de

vous ; & , ſi vous m'en preſſez , je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis ſi long-tems.

SOSTRATE.

C'eſt une choſe, Madame, dont vous ne ſerez point importunée par moi ; & je ne ſaurois me réſoudre à preſſer une Princeſſe qui ſait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'eſt ce que la Princeſſe ma mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit auſſi que je m'acquitterois mal de cette commiſſion ?

ERIPHILE.

Or çà , Soſtrate , les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrans ; & je penſe qu'il ne doit y avoir guere de choſes qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pu découvrir , vos yeux , ce dont tout le monde eſt en peine , & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumieres du penchant de mon cœur ? Vous voyez les ſoins qu'on me rend , l'empreſſement qu'on me témoigne. Quel eſt celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux ?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme ſur ces ſortes de choſes, ne ſont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui , Soſtrate , pencheriez-vous des deux ? Quel eſt celui , dites-moi , que vous ſouhaiteriez que j'épouſaſſe ?

SOSTRATE.

Ah ! Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose !

ERIPHILE.

Mais, si je me conseillois à vous pour ce choix ?

SOSTRATE.

Si vous vous conseilliez à moi, je serois fort embarrassé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence ?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les Princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous ; les Dieux seuls y pourront prétendre, & vous ne souffrirez des hommes que l'encens & les sacrifices.

ERIPHILE.

Cela est obligeant, & vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, qui est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE V.

ERIPHILE, SOSTRATE, CHOREBE.

CHOREBE.

MADAME, voilà la Princeſſe qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE, *à part.*

Hélas ! petit garçon, que tu es venu à propos !

SCENE VI.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

ON vous a demandé, ma fille; & il y a des gens que votre abſence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je penſe, Madame, qu'on m'a demandée par compliment; & on ne s'inquiete pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertiſſemens les uns aux autres, que toutes nos heures ſont

getenues ; & nous n'avons aucun moment à perdre, ſi nous voulons les goûter tous. Entrons vîte dans le bois, & voyons ce qui nous y attend. Ce lieu eſt le plus beau du monde ; prenons vîte nos places.

Fin du ſecond Acte.

TROISIEME INTERMEDE.

Le Théatre repréſente un bois conſacré à Diane.

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

Venez, grande Princeſſe, avec tous vos appas ;
Venez prêter vos yeux aux innocens ébats
Que notre déſert vous préſente ;
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la Cour,
On ne ſent ici que l'amour ;
Ce n'eſt que l'amour qu'on y chante.

PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

Vous chantez ſous ces feuillages,
Doux roſſignols pleins d'amour;
Et de vos tendres ramages,
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages.
Hélas! petits oiſeaux, hélas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCENE II.

LICASTE, MÉNANDRE, TIRCIS.

LICASTE.

Hé quoi! toujours languiſſant, ſombre & triſte?

MÉNANDRE.

Hé quoi! toujours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliſte,
Et toujours infortuné.

LICASTE.

Dompte, dompte, Berger, l'ennui qui te poſſede.
Hé le moyen, hélas!

MENANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Hé, le moyen, hélas! quand le mal eſt trop fort.

LICASTE.

Ce mal trouvera ſon remede.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à la mort.

LICASTE & MENANDRE.

Ah! Tircis!

TIRCIS.

Ah! Bergers!

LICASTE & MENANDRE.

Prends ſur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut ſecourir.

LICASTE & MENANDRE.

C'eſt trop, c'eſt trop céder.

TIRCIS.

C'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir.

LICASTE & MENANDRE.

Quelle foibleſſe!

TIRCIS.

Quel martyre!

LICASTE & MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LICASTE.

Il n'eſt point de Bergere
Si froide & ſi ſévere,
Dont la preſſante ardeur
D'un cœur qui perſévere,
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il eſt dans les affaires
Des amoureux myſteres,
Certains petits momens
Qui changent les plus fieres,
Et font d'heureux amans.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ſes pas.
Gardons d'être vu d'elle;
L'ingrate! hélas!
N'y viendroit pas?

SCENE III.

CALISTE, *ſeule.*

AH! que ſur notre cœur?
La ſévere loi de l'honneur
Prend un cruel empire!
Je ne ſais voir que rigueurs pour Tircis,
Et cependant, ſenſible à ſes cuiſans ſoucis,
De ſa langueur en ſecret je ſoupire,
Et voudrois bien ſoulager ſon martyre.

C'eſt à vous ſeuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.

Puiſque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer;
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits ſi doux nous force à nous aimer?
Et pourquoi, ſans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable?

Hélas! que vous êtes heureux,
Innocens animaux, de vivre ſans contrainte,
Et de pouvoir ſuivre, ſans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!
Hélas! petits oiſeaux, que vous êtes heureux
De ne ſentir nulle contrainte;
Et de pouvoir ſuivre, ſans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!

Mais le ſommeil, ſur ma paupiere,
Verſe de ſes pavots l'agréable fraîcheur;
Donnons-nous à lui toute entiere.
Nous n'avons point de loi ſévere
Qui défende à nos ſens d'en goûter la douceur.
(*Elle s'endort ſur un lit de gazon.*)

SCENE IV.

SCENE IV.

CALISTE, *endormie*, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie,
Portons ſans bruit nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiſeaux;
Vents, n'agitez nulle choſe;
Coulez doucement, ruiſſeaux,
C'eſt Caliſte qui repoſe.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

CALISTE, *en ſe réveillant, à Tircis.*

Ah! quelle peine extrême!
Suivre par-tout mes pas!

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on ſuive, hélas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous ?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergere ;
Mourir à vos genoux,
Et finir ma miſere.
Puiſqu'en vain, à vos pieds, on me voit ſoupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah ! Tircis, ôtez-vous ! J'ai peur que dans ce jour,
La pitié dans mon cœur n'introduiſe l'amour.

LICASTE & MENANDRE, *enſemble.*

Soit amour, ſoit pitié,
Il ſied bien d'être tendre.
C'eſt par trop vous défendre,
Bergere, il faut ſe rendre
A ſa longue amitié.
Soit amour, ſoit pitié,
Il ſied bien d'être tendre.

CALISTE, *à Tircis.*

C'eſt trop, c'eſt trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chériſſant votre perſonne ;
Vengez-vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O ciel ! Bergers ! Caliſte ! Ah ! je ſuis hors de moi !
Si l'on meurt de plaiſir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foi.

MENANDRE.

O ſort digne d'envie !

SCENE V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

I. SATYRE, *à Caliſte.*

Quoi ! tu me fuis, ingrate ; & je te vois ici
De ce Berger à moi faire une préférence ?

II. SATYRE.

Quoi ! mes ſoins n'ont rien pu ſur ſon indifférence ?
Et, pour ce langoureux, ton cœur s'eſt adouci ?

CALISTE.

Le deſtin le veut ainſi ;
Prenez tous deux patience.

I. SATYRE.

Aux amans qu'on pouſſe à bout
L'amour fait verſer des larmes ;
Mais ce n'eſt pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous conſolent de tout.

II. SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il deſire ;
Mais nous avons un ſecours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, ſortez

De vos paiſibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos ſons,
Et tracez ſur les herbettes
L'image de nos chanſons.

SCENE VI.

CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danſe des Faunes & des Dryades.

SCENE VII.

CLIMENE, PHILINTE, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PHILINTE.

QUAND je plaiſois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,
Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le ſort me fît envie.

CLIMENE.

Lorſqu'à toute autre perſonne
Me préféroit ton ardeur,

J'aurois quitté la Couronne,
Pour régner deſſus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flamme
Des foibleſſes de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante ſi fort,
M'aime d'une ardeur fidelle :
Si ſes yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Myrtil, ſi digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi, je perdrois la vie,
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais, ſi d'une douce ardeur
Quelque renaiſſante trace
Chaſſoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en ſa place?

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendreſſe
Myrtil me puiſſe chérir,
Avec toi, je le confeſſe,
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! plus que jamais, aimons-nous,
Et vivons & mourons en des liens ſi doux!

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amans, que vos querelles
Sont aimables & belles!
Qu'on y voit ſuccéder
De plaiſirs, de tendreſſe!
Querellez-vous ſans ceſſe
Pour vous raccommoder.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes & les Dryades recommencent leurs danſes, tandis que trois petites Dryades & trois petits Faunes font paroître dans l'enfoncement du Théatre tout ce qui ſe paſſe ſur le devant. Ces danſes ſont entremêlées des chanſons des Bergers.

CHŒUR DE BERGERS & DE BERGERES.

Jouiſſons, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſavent charmer nos ſens.

Des grandeurs, qui voudra ſe ſoucie;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie,
Ont des chagrins qui ſont trop cuiſans.
Jouiſſons, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſavent charmer nos ſens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie;
Deux cœurs unis de leur ſort ſont contens:

Cette ardeur de plaiſirs ſuivie,
De tous nos jours fait d'éternels printems.
Jouiſſons, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſavent charmer nos ſens.

Fin du troiſieme Intermede.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Les mêmes paroles toujours se présentent à dire. Il faut toujours s'écrier : Voilà qui est admirable ! il ne se peut rien de plus beau ! cela passe ce qu'on a jamais vu !

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles, comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces Princes, & vous ne sauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ai, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-tems languir sur

ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre ; mais leur amour vous preſſe de vous déclarer, & de ne plus traîner en longueur la récompenſe de leurs ſervices. J'ai chargé Soſtrate d'apprendre doucement de vous les ſentimens de votre cœur ; & je ne ſais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commiſſion.

ERIPHILE.

Oui, Madame ; mais il me ſemble que je ne puis aſſez reculer ce choix dont on me preſſe, & que je ne ſaurois le faire ſans mériter quelque blâme. Je me ſens également obligée à l'amour, aux empreſſemens, aux ſervices de ces deux Princes ; & je trouve une eſpece d'injuſtice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de ſon rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuſer tous deux.

ARISTIONE.

Ce ſcrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter ; & ces Princes tous deux ſe ſont ſoumis, il y a long-tems, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, eſt fort ſujette à ſe tromper ; & des yeux déſintéreſſés ſont beaucoup plus capables de faire un juſte choix.

ARISTIONE.

Vous ſavez que je ſuis engagée de parole à ne rien prononcer là-deſſus ; &, parmi ces deux Princes,

votre inclination ne peut point ſe tromper, & faire un choix qui ſoit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole ni mon ſcrupule, agréez, Madame, un moyen que j'oſe propoſer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille?

ERIPHILE.

Que Soſtrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le ſecret de mon cœur; ſouffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'eſtime tant Soſtrate, que, ſoit que vous vouliez vous ſervir de lui pour expliquer vos ſentimens, ou ſoit que vous vous en remettiez abſolument à ſa conduite, je fais, dis-je, tant d'eſtime de ſa vertu & de ſon jugement, que je conſens de tout mon cœur à la propoſition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'eſt-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Soſtrate?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire; &, avec tout le reſpect que je dois aux Princeſſes, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Soſtrate?

SOSTRATE.

J'ai des raiſons, Madame, qui ne me permettent

pas que je reçoive l'honneur que vous me préſentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Soſirate, de vous faire un ennemi ?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire, en obéiſſant à mes Souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raiſon donc refuſez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, & de vous acquérir l'amitié d'un Prince qui vous devroit tout ſon bonheur ?

SOSTRATE.

Par la raiſon que je ne ſuis pas en état d'accorder à ce Prince ce qu'il ſouhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raiſon ?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant preſſer là-deſſus ? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt ſecret qui s'oppoſe aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, ſans oſer le dire, d'une flamme reſpectueuſe pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de ſon martyre, qu'il ſe plaint à moi tous les jours des rigueurs de ſa deſtinée, & regarde l'hymen de la Princeſſe, ainſi que l'arrêt redoutable qui le doit pouſſer au tombeau ; &, ſi cela étoit, Seigneur, ſeroit-il raiſonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de la mort ?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Softrate, d'être vous-même cet ami, dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux perſonnes qui vous écoutent. Je ſais me connoître, Seigneur; & les malheureux, comme moi, n'ignorent pas juſqu'où leur fortune leur permet d'aſpirer.

ARISTIONE.

Laiſſons cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irréſolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En eſt-il un meilleur, Madame, pour terminer les choſes au contentement de tout le monde, que les lumieres que le Ciel peut donner ſur ce mariage? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures myſtérieuſes que notre art nous enſeigne, & j'eſpere vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union ſouhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore? La gloire & les proſpérités que le Ciel promettra, ou à l'un, ou à l'autre choix, ne ſeront-elles pas ſuffiſantes pour le déterminer? & celui qui ſera exclus, pourra-t-il s'offenſer, quand ce ſera le Ciel qui décidera cette préférence?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y ſoumets entiérement; & je déclare que cette voie me ſemble la plus raiſonnable.

TIMOCLES.

Je ſuis de même avis; & le Ciel ne ſauroit rien faire où je ne ſouſcrive ſans répugnance.

ERIPHILE.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais? & ces prospérités & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vues de l'infaillibilité de mes prédictions, sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez là-dessus à votre fantaisie; & ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oui, Madame: les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un; & les disgraces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais, comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non-seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS, *à part.*

Voilà mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue diſcuſſion des principes de l'aſtrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'aſtrologie. L'aſtrologie eſt une belle choſe, & le Seigneur Anaxarque eſt un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'aſtrologie eſt une choſe inconteſtable; & il n'y a perſonne qui puiſſe diſputer contre la certitude de ſes prédictions.

CLITIDAS.

Aſſurément.

TIMOCLES.

Je ſuis aſſez incrédule pour quantité de choſes; mais pour ce qui eſt de l'aſtrologie, il n'y a rien de plus ſûr & de plus conſtant, que le ſuccès des horoſcopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce ſont des choſes les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il eſt vrai.

TIMOCLES.

Peut-on conteſter, ſur cette matiere, les incidens célebres dont les hiſtoires nous font foi?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le ſens commun. Le moyen de conteſter ce qui eſt moulé!

ARISTIONE.

Soſtrate n'en dit mot. Quel eſt ſon ſentiment là-deſſus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les eſprits ne ſont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicateſſe de ces belles ſciences, qu'on nomme curieuſes ; & il y en a de ſi matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'eſt rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promeſſes de ces connoiſſances ſublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, ſe faire aimer de qui l'on veut, ſavoir tous les ſecrets de l'avenir, faire deſcendre comme on veut du Ciel, ſur des métaux, des impreſſions de bonheur, commander aux démons, ſe faire des armées inviſibles & des ſoldats invulnérables, tout cela eſt charmant, ſans doute ; & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la poſſibilité, cela leur eſt le plus aiſé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avoue que mon eſprit groſſier a quelque peine à le comprendre & à le croire, & j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raiſons de ſympathie, de force magnétique & de vertu occulte, ſont ſi ſubtiles & délicates, qu'elles échappent à mon ſens matériel ; & ſans parler du reſte, jamais il n'a été en ma puiſſance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel juſqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correſpondance peut-il y avoir

entre nous & des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable ? Et d'où cette belle science, enfin, peut-elle être venue aux hommes ? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres, qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition ?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS, *à Sostrate.*

Il vous fera une discussion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE, *à Sostrate.*

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux, qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vu, & des choses tout-à-fait convaincantes.

TIMOCLES.

Et moi aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vu, vous faites bien de croire : & il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin, la Princeſſe croit à l'aſtrologie ; & il me ſemble qu'on y peut bien croire après elle. Eſt-ce que, Madame, Soſtrate, n'a pas de l'eſprit & du ſens?

SOSTRATE.

Seigneur, la queſtion eſt un peu violente. L'eſprit de la Princeſſe n'eſt pas une regle pour le mien ; & ſon intelligence peut l'élever à des lumieres, où mon ſens ne peut atteindre.

ARISTIONE.

Non, Soſtrate, je ne vous dirai rien ſur quantité de choſes, auxquelles je ne donne guere plus de créance que vous. Mais, pour l'aſtrologie, on m'a dit & fait voir des choſes ſi poſitives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce diſcours, & qu'on nous laiſſe un moment. Dreſſons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas!

Fin du troiſieme Acte.

QUATRIEME INTERMEDE.

Le Théatre repréſente une grotte.

ENTRÉE DE BALLET.

Huit ſtatues portant chacune deux flambeaux, font une danſe variée de pluſieurs figures & de pluſieurs attitudes, où elles demeurent par intervalles.

Fin du quatrieme Intermede.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

De qui que cela ſoit, on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me ſéparer de tout le monde pour vous entretenir; & je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination ſecrete que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moi, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous, mérite bien que vous uſiez avec moi de franchiſe. Tourner vers vous toutes mes penſées, vous préférer à toutes choſes, & fermer l'oreille en l'état où je ſuis, à toutes les propoſitions que cent Princeſſes, en ma place, écouteroient avec bienſéance, tout cela vous doit aſſez perſuader que je ſuis une bonne mere; & que je ne ſuis pas pour recevoir avec ſévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois ſi mal ſuivi votre exemple, que de m'être laiſſée aller à quelques ſentimens d'inclination que j'euſſe raiſon de cacher, j'aurois, Madame, aſſez de pouvoir ſur moi-même, pour impoſer ſilence à cette paſſion, & me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre ſang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez, ſans ſcrupule m'ouvrir vos ſentimens: je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux Princes; vous pouvez l'étendre où vous voudrez, & le mérite, auprès de moi, tient un rang ſi conſidérable, que je l'égale à tout; &, ſi vous m'avouez franchement les choſes, vous me verrez ſouſcrire ſans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis aſſez me louer. Mais je ne les mettrai point à l'épreuve ſur le ſujet dont vous me parlez; & tout ce que je leur demande, c'eſt de ne point preſſer un mariage où je ne me ſens pas encore bien réſolue.

ARISTIONE.

Juſqu'ici je vous ai laiſſée aſſez la maîtreſſe de tout; & l'impatience des Princes vos Amans... Mais quel bruit eſt-ce que j'entends? Ah! ma fille, quel ſpectacle s'offre à nos yeux? Quelque Divinité deſcend ici; & c'eſt la Déeſſe Vénus qui ſemble nous vouloir parler.

SCENE II.

VÉNUS, *accompagnée de quatre petits Amours dans une machine*, ARISTIONE, ERIPHILE.

VÉNUS, *à Ariſtione.*

PRINCESSE, dans tes ſoins brille un zele exemplaire,
Qui, par les Immortels, doit être couronné;
Et, pour te voir un gendre illuſtre & fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous, par ma voix,
La gloire & les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours;
Et penſe à donner ta fille
A qui ſauvera tes jours.

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

MA fille, les Dieux impoſent ſilence à tous nos raiſonnemens. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner ; & vous venez d'entendre diſtinctement leur volonté. Allons dans le premier Temple les aſſurer de notre obéiſſance, & leur rendre graces de leurs bontés.

SCENE IV.

ANAXARQUE, CLEON.

CLEON.

VOILA la Princeſſe qui s'en va. Ne voulez-vous pas lui parler ?

ANAXARQUE.

Attendons que ſa fille ſoit ſéparée d'elle. C'eſt un eſprit que je redoute, & qui n'eſt pas de trempe à ſe laiſſer mener, ainſi que celui de ſa mere. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le ſtratagême a réuſſi. Notre

Vénus a fait des merveilles, & l'admirable Ingénieur qui s'eſt employé à cet artifice, a ſi bien diſpoſé tout, a coupé avec tant d'adreſſe le plancher de cette grotte, ſi bien caché ſes fils-de-fer & tous ſes reſſorts, ſi bien ajuſté ſes lumieres, & habillé ſes perſonnages, qu'il y a peu de gens qui n'y euſſent été trompés; &, comme la Princeſſe Ariſtione eſt fort ſuperſtitieuſe, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-tems, mon fils, que je prepare cette machine; & me voilà bientôt au but de mes prétentions.

CLÉON.

Mais pour lequel des deux Princes, au moins, dreſſez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon aſſiſtance, & je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les préſens du Prince Iphicrate, & les promeſſes qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup ſur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainſi ce ſera lui qui recevra les effets favorables de tous les reſſorts que je fais jouer; & comme ſon ambition me devra autre choſe, voilà mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon tems pour affermir dans ſon erreur l'eſprit de la Princeſſe, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus, avec les prédictions des figures céleſtes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t-en tenir la main au reſte de l'ouvrage, préparer nos ſix hommes à ſe bien cacher dans leur barque derriere le rocher, à poſément attendre le tems que la Princeſſe Ariſtione vient tous

les ſoirs ſe promener ſeule ſur le rivage, à ſe jeter bien à propos ſur elle, ainſi que des corſaires, & donner lieu au Prince Iphicrate de lui apporter ce ſecours, qui, ſur les paroles du Ciel, doit mettre entre ſes mains la Princeſſe Eriphile. Ce Prince eſt averti par moi ; &, ſur la foi de ma prédiction, il doit ſe tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais ſortons de cette grotte ; je te dirai, en marchant, toutes les choſes qu'il faut bien obſerver. Voilà la Princeſſe Eriphile, évitons ſa rencontre.

SCENE V.

ERIPHILE, *ſeule.*

HÉLAS ! quelle eſt ma deſtinée ? Et qu'ai-je fait aux Dieux pour mériter les ſoins qu'ils veulent prendre de moi ?

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLÉONICE.

LE voici, Madame, que j'ai trouvé ; &, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me ſuivre.

ERIPHILE.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice; & qu'on nous laiſſe ſeuls un moment.

SCENE VII.

ERIPHILE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

SOSTRATE, vous m'aimez?

SOSTRATE.

Moi, Madame?

ERIPHILE.

Laiſſons cela, Soſtrate. Je le ſais; je l'approuve, & vous permets de me le dire. Votre paſſion a paru à mes yeux, accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette paſſion n'auroit pas été malheureuſe; & que cent fois je lui ai ſouhaité l'appui d'une fortune, qui pût mettre pour elle en pleine liberté les ſecrets ſentimens de mon ame. Ce n'eſt pas, Soſtrate, que le mérite ſeul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il peut avoir; & que, dans mon cœur, je ne préfere les vertus qui ſont en vous, à tous les titres magnifiques dont les autres ſont revêtus. Ce n'eſt pas même que la Princeſſe ma mere ne m'ait aſſez laiſſé la diſpoſition de mes vœux; & je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prieres n'euſſent

pu tourner ſon conſentement du côté que j'aurois voulu. Mais il eſt des états, Soſtrate, où il n'eſt pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à ſe mettre au-deſſus de toutes choſes; & les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaiſir que l'on trouve à contenter ſon inclination. C'eſt à quoi, Soſtrate, je ne me ſerois jamais réſolue; & j'ai cru faire aſſez de fuir l'engagement dont j'étois ſollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre eux-mêmes le ſoin de me donner un époux, & tous ces longs délais avec leſquels j'ai reculé mon mariage, & que les bontés de la Princeſſe ma mere ont accordés à mes deſirs, ces délais, dis-je, ne me ſont plus permis; & il me faut réſoudre à ſubir cet arrêt du Ciel. Soyez ſûr, Soſtrate, que c'eſt avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée; & que, ſi j'avois pu être maîtreſſe de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à perſonne. Voilà, Soſtrate, ce que j'avois à vous dire. Voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, & la conſolation que toute ma tendreſſe peut donner à votre flamme.

SOSTRATE.

Ah! Madame, c'en eſt trop pour un malheureux! Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire; & je ceſſe, dans ce moment, de me plaindre des deſtinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes deſirs, elles m'ont fait naître aſſez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande Princeſſe; & cette pitié glorieuſe vaut des ſceptres & des cou-

sonnes ; vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire ; dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes desirs ; je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois préparé ; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, & je m'en vais mourir, après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux, de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie ; &, parmi cette grande gloire & ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur ?

ERIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah ! Madame, si votre repos ! . . .

ERIPHILE.

Otez-vous, vous-dis-je, Sostrate. Epargnez ma foiblesse, & ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

SCENE VIII.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

MADAME, je vous vois l'eſprit tout chagrin; vous plaît-il que vos Danſeurs, qui expriment ſi bien toutes les paſſions, vous donnent maintenant quelque preuve de leur adreſſe?

ERIPHILE.

Oui, Cléonice. Qu'ils faſſent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laiſſent à mes penſées.

Fin du quatrieme Acte.

CINQUIEME INTERMEDE.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Pantomimes ajuſtent leurs geſtes & leurs pas aux inquiétudes de la Princeſſe.

Fin du cinquieme Intermede.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS, *faiſant ſemblant de ne point voir Eriphile.*

De quel côté porter mes pas? Où m'aviſerai-je d'aller? Et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la Princeſſe Eriphile? Ce n'eſt pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah! la voilà! Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous deſtinoit.

ERIPHILE.

Hé, laiſſez-moi, Clitidas, dans ma ſombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je penſois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Soſtrate pour époux; mais, puiſque je vous incommode, je rengaîne ma nouvelle, & m'en retourne comme je ſuis venu.

ERIPHILE.

Clitidas! holà! Clitidas!

CLITIDAS.

Je vous laiſſe, Madame, dans votre ſombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je ! approche. Que viens-tu me dire ?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a parfois des empreſſemens de venir dire aux Grands de certaines choſes, dont ils ne ſe ſoucient pas, & je vous prie de m'excuſer.

ERIPHILE.

Que tu es cruel !

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la diſcrétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'eſt-ce que tu viens m'annoncer ?

CLITIDAS.

C'eſt une bagatelle de Soſtrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne ſerez point embarraſſée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, & m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez ſavoir, Madame ?

ERIPHILE.

Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Soſtrate ?

CLITIDAS.

Une aventure merveilleuſe, où perſonne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dis-moi vîte ce que c'eſt.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre ſombre mélancolie ?

ERIPHILE.

Ah ! parle promptement !

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princeſſe votre mere paſſoit preſque ſeule dans la forêt, par ces petites routes qui ſont ſi agréables, lorſqu'un ſanglier hideux, ces vilains ſangliers-là ſont toujours du déſordre, & l'on devroit les bannir des forêts bien policées ; lors, dis-je, qu'un ſanglier hideux, pouſſé, je crois, par des chaſſeurs, eſt venu traverſer la route où nous étions. Je devrois vous faire peut-être, pour orner mon récit, une deſcription étendue du ſanglier dont je parle ; mais vous vous en paſſerez, s'il vous plaît, & je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il paſſoit ſon chemin, & il étoit bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noiſe avec lui ; mais la Princeſſe a voulu égayer ſa dextérité, & de ſon dard, qu'elle lui a lancé un peu mal-à-propos, ne lui en déplaiſe, lui a fait au-deſſus de l'oreille une aſſez petite bleſſure. Le ſanglier mal morigéné, s'eſt impertinemment détourné contre nous ; nous étions là deux ou trois miſérables, qui avons pâli de frayeur ; chacun gagnoit ſon arbre, & la Princeſſe, ſans défenſe, demeuroit expoſée à la furie de la bête, lorſque

Soſtrate a paru, comme ſi les Dieux l'euſſent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuie, Madame, je remettrai le reſte à une autre fois.

ERIPHILE.

Acheve promptement.

CLITIDAS.

Ma foi! c'eſt promptement de vrai que j'acheverai; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que retournant ſur la place, nous avons vu le ſanglier mort, tout veautré dans ſon ſang; & la Princeſſe pleine de joie, nommant Soſtrate ſon libérateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avois aſſez entendu; & je me ſuis hâté de vous en venir, avant tout, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCENE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Je vois, ma fille, que vous ſavez déja tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux ſe ſont expliqués bien plus tôt que nous n'euſſions penſé; mon péril n'a guere tardé à nous marquer leurs volontés; & l'on connoît aſſez que ce ſont eux qui ſe ſont mêlés de ce choix, puiſque le mérite tout ſeul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenſer de votre cœur, celui à qui je dois la vie? & refuſerez-vous Soſtrate pour époux?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux & de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me ſoit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel! n'eſt-ce point ici quelque ſonge tout plein de gloire, dont les Dieux me veulent flatter? & quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la baſſeſſe de ma fortune?

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE.

MADAME, je viens vous dire qu'Anaxarque a juſqu'ici abuſé l'un & l'autre Prince, par l'eſpérance de ce choix qu'ils pourſuivent depuis longtems : & qu'au bruit qui s'eſt répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur reſſentiment contre lui, juſques-là que, de paroles en paroles, les choſes ſe ſont échauffées, & il en a reçu quelques bleſſures, dont on ne ſait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCENE DERNIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

PRINCES, vous agiſſez tous deux avec une violence bien grande ; & ſi Anaxarque a pu vous offenſer, j'étois pour vous en faire juſtice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle juſtice, Madame, auriez-vous pu nous faire de lui, ſi vous la faites ſi peu à notre rang dans le choix que vous embraſſez ?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas ſoumis l'un & l'autre à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille ?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous ſommes ſoumis à ce qu'ils pourroient décider, entre le Prince Iphicrate & moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et ſi chacun de vous a bien pu ſe réſoudre à ſouffrir une préférence, que vous arrive-t'il à vous deux, où vous ne ſoyiez préparés ? Et que peuvent importer, à l'un & à l'autre, les intérêts de ſon rival ?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe. C'eſt quelque conſolation de ſe voir préférer un homme qui vous eſt égal ; & votre aveuglement eſt une choſe épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une perſonne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs ; & je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'eſt poſſible, de donner à votre chagrin un fondement plus raiſonnable ; de vous ſouvenir, s'il vous plaît, que Soſtrate eſt revêtu d'un mérite qui s'eſt fait connoître à toute la Grece ; &

que le rang où le Ciel l'éleve aujourd'hui, va remplir toute la distance qui étoit entre lui & vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons. Mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux Princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtems la joie du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé; & nous n'en verrons pas, avec moins de tranquillité, la fête des jeux Pythiens. Allons-y de ce pas; & couronnons, par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

SIXIEME

SIXIEME INTERMEDE.

FÊTES DES JEUX PYTHIENS.

Le Théatre repréſente une grande ſalle en maniere d'amphithéatre, avec une grande arcade dans le fond, au-deſſus de laquelle eſt une tribune fermée d'un rideau. Dans l'éloignement paroît un Autel pour le ſacrifice. Six Miniſtres du ſacrifice, habillés comme s'ils étoient preſque nus, portant chacun une hache ſur l'épaule, entrent par le portique, au ſon des violons. Ils ſont ſuivis de deux Sacrificateurs & de la Prêtreſſe.

SCENE PREMIERE.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, CHŒUR DE PEUPLES.

LA PRÊTRESSE.

CHANTEZ, Peuples, chantez, en mille & mille lieux,
Du Dieu que nous ſervons les brillantes merveilles:
Parcourez la terre & les cieux;
Vous ne ſauriez chanter rien de plus précieux;
Rien de plus doux pour les oreilles.

I. SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas,
Il n'eſt rien qui réſiſte.

II. SACRIFICATEUR.

Il n'eſt rien ici-bas,
Qui par ſes bienfaits ne ſubſiſte.

LA PRÊTRESSE.

Toute la terre eſt triſte,
Quand on ne le voit pas.

CHŒUR.

Pouſſons à ſa mémoire
Des concerts ſi touchans,
Que, du haut de ſa gloire,
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les ſix Miniſtres du ſacrifice portant des haches, font entre eux une danſe ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leurs forces; après quoi ils ſe retirent aux deux côtés du Théatre.

SCENE II.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, VOLTIGEURS, CHŒUR DE PEUPLES.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Six Voltigeurs font paroître, en cadence, leur adreſſe ſur des chevaux de bois, qui ſont apportés par des Eſclaves.

SCENE III.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, ESCLAVES, CONDUCTEURS D'ESCLAVES, CHŒUR DE PEUPLES.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Conducteurs d'Eſclaves amenent en cadence huit Eſclaves, qui danſent pour marquer la joie qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.

SCENE IV.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES, armés à la Greque, CHŒUR DE PEUPLES.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

Quatre hommes armés à la Greque avec des tambours, & quatre femmes armées à la Greque avec des timbres, font enſemble une maniere de jeu pour les armes.

SCENE V.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Greque, UN HÉRAUT, TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHŒUR DE PEUPLES.

La Tribune s'ouvre. Un Héraut, ſix Trompettes & un Timbalier ſe mêlant à tous les inſtrumens, annoncent la venue d'Apollon.

CHŒUR.

OUVRONS tous nos yeux
A l'éclat ſuprême
Qui brille en ces lieux.

SCENE VI.

APOLLON, SUIVANS D'APOLLON, LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Greque, UN HÉRAUT, TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHŒUR DE PEUPLES.

Apollon, au bruit des trompettes & des violons, entre par le portique, précédé de ſix jeunes gens qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton, & un ſoleil d'or au-deſſus, avec la deviſe royale en maniere de trophée.

CHŒUR.

Quelle grace extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des Dieux
Qui ſoient faits de même?

V. ENTRÉE DE BALLET.

Les ſuivans d'Apollon donnent leur trophée à tenir aux ſix Miniſtres du ſacrifice, qui portent les haches, & commencent avec Apollon une danſe héroïque.

VI. & derniere ENTRÉE DE BALLET.

Les ſix Miniſtres du ſacrifice portant les haches & les trophées, les quatre hommes & les quatre

femmes armés à la Greque, se joignent en diverſes manieres à la danſe d'Apollon & de ſes Suivans, tandis que la Prêtreſſe, le Sacrificateur & le Chœur de Peuples y mêlent leurs chants à diverſes repriſes, au ſon des timbales & des trompettes.

Fin du ſixieme & dernier Intermede.

Vers pour LE ROI, *repréſentant Apollon.*

JE ſuis la ſource des clartés ;
Et les aſtres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne,
Ne ſont brillans & reſpectés,
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis aſſeoir,
Je vois le deſir de me voir
Poſſéder la nature entiere ;
Et le monde n'a ſon eſpoir
Qu'aux ſeuls bienfaits de ma lumiere.

Bienheureuſes de toutes parts,
Et pleines d'exquiſes richeſſes
Les terres où, de mes regards,
J'arrête les douces careſſes.

Pour Monſieur LE GRAND, *Suivant d'Apollon.*

Bien qu'auprès du Soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'eſt pas ce que l'on veut ;
Et vous voyez bien, quoi qu'il faſſe,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour le Marquis DE VILLEROI, *Suivant d'Apollon.*

De notre Maître incomparable
Vous me voyez inſéparable ;

Et le zele puiſſant qui m'attache à ſes vœux,
Le fuit parmi les eaux, le ſuit parmi les feux.

Pour le Marquis DE RASSENT, *Suivant d'Apollon.*

Je ne ſerai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre, mieux que moi, ſuive par-tout ſes pas.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

LE BOURGEOIS
GENTILHOMME,
COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR JOURDAIN, Bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de Monſieur Jourdain.
CLÉONTE, Amant de Lucile.
DORIMENE, Marquiſe.
DORANTE, Comte, Amant de Dorimene.
NICOLE, Servante de Monſieur Jourdain.
COVIELLE, Valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ÉLEVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAITRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE II. ACTE.

GARÇONS TAILLEURS danſans.

DANS LE III. ACTE.

CUISINIERS, danſans.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUFTI.
TURCS, aſſiſtans du Mufti, chantans.

DERVIS, chantans.
TURCS, danſans.

DANS LE V. ACTE.

BALLET DES NATIONS.

UN DONNEUR DE LIVRES, danſant.
IMPORTUNS, danſans.
TROUPE DE SPECTATEURS, chantans.
I. HOMME du bel air.
II. HOMME du bel air.
I. FEMME du bel air.
II. FEMME du bel air.
I. GASCON.
II. GASCON.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS, babillard.
UNE VIEILLE BOURGEOISE babillarde.
ESPAGNOLS, chantans.
ESPAGNOLS, danſans.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.
DEUX SCARAMOUCHES.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUIN.
DEUX POITEVINS, chantans & danſans.
POITEVINS & POITEVINES, danſans.

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon de M. Jourdain.

LE

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN MAITRE DE MUSIQUE, UN ELEVE *du Maître de muſique compoſant ſur une table qui eſt au milieu du Théatre*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAITRE A DANSER, DANSEURS.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *aux Muſiciens.*

VENEZ, entrez dans cette ſalle, & vous repoſez-là, en attendant qu'il vienne.

LE MAITRE A DANSER, *aux Danſeurs.*

Et vous auſſi, de ce côté.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *à ſon Eleve.*

Eſt-ce fait?

L'ELEVE.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons. . . Voilà qui eſt bien.

LE MAITRE A DANSER.

Eſt-ce quelque choſe de nouveau ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui. C'eſt un air pour une ſérénade, que je lui ai fait compoſer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'eſt ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le Dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guere.

LE MAITRE A DANSER.

Vos occupations, à vous & à moi, ne ſont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous eſt une douce rente que ce Monſieur Jourdain, avec les viſions de nobleſſe & de galanterie qu'il eſt allé ſe mettre en tête. Et votre danſe & ma muſique auroient à ſouhaiter que tout le monde lui reſſemblât.

LE MAITRE A DANSER.

Non pas entiérement ; & je voudrois pour lui qu'il s'y connût mieux qu'il ne fait aux choſes que nous lui donnons.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt vrai qu'il les connoît mal, mais il les paie bien ; & c'eſt de quoi maintenant nos arts ont plus beſoin que de toute autre choſe.

LE MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudiſſemens me touchent; & je tiens que, dans tous les beaux arts, c'eſt un ſupplice aſſez fâcheux que de ſe produire à des ſots, que d'eſſuyer ſur des compoſitions, la barbarie d'un ſtupide. Il y a plaiſir, ne m'en parlez point, à travailler pour des perſonnes qui ſoient capables de ſentir les délicateſſes d'un art; qui ſachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, &, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompenſe la plus agréable qu'on puiſſe recevoir des choſes que l'on fait, c'eſt de les voir connues, de les voir careſſées d'un applaudiſſement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paie mieux que cela de toutes nos fatigues; & ce ſont des douceurs exquiſes, que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord; & je les goûte comme vous. Il n'y a rien aſſurément qui chatouille davantage, que les applaudiſſemens que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à ſon aiſe. Il y faut mêler du ſolide; & la meilleure façon de louer, c'eſt de louer avec les mains. C'eſt un homme, à la vérité, dont les lumieres ſont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choſes, & n'applaudit qu'à contre-ſens; mais ſon argent redreſſe les jugemens de ſon eſprit. Il a du diſcernement dans ſa bourſe. Ses louanges ſont monnoyées; & ce Bourgeois ignorant nous vaut mieux,

comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; & l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAITRE A DANSER.

Assurément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur; & je voudrois qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi; & c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; & il paiera pour tous les autres, ce que les autres loueront pour lui.

LE MAITRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

SCENE II.

M. JOURDAIN, *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit*, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ÉLEVE *du Maître de muſique*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

HÉ bien, Meſſieurs ? qu'eſt-ce ? Me ferez-vous votre petite drôlerie ?

LE MAITRE A DANSER.

Comment ? quelle petite drôlerie ?

M. JOURDAIN.

Hé, là . . . Comment appellez-vous cela ? votre Prologue ou Dialogue de chanſons & de danſe.

LE MAITRE A DANSER.

Ah ! ah !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'eſt que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité ; & mon Tailleur m'a envoyé des bas de ſoie que j'ai penſé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne ſommes ici que pour attendre votre loiſir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller,

qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puiſſiez voir.

LE MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds juſqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me ſuis fait faire cette indienne-ci.

LE MAITRE A DANSER.

Elle eſt fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon Tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous ſied à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais, holà ! mes deux Laquais.

I. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monſieur ?

M. JOURDAIN.

Rien. C'eſt pour voir ſi vous m'entendiez bien. (*Au Maître de muſique & au Maître à danſer.*) Que dites-vous de mes livrées ?

LE MAITRE A DANSER.

Elles ſont magnifiques.

M. JOURDAIN, *entr'ouvrant ſa robe, & faiſant voir ſon haut-de-chauſſe étroit de velours rouge, & ſa camiſole de velours verd.*

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt galant.

M. JOURDAIN.

Laquais ?

I. LAQUAIS.

Monſieur.

M. JOURDAIN.

L'autre Laquais ?

II. LAQUAIS.

Monſieur.

M. JOURDAIN, *ôtant ſa robe-de-chambre.*

Tenez ma robe.

(*Au Maitre de muſique & au Maitre à danſer.*)

Me trouvez-vous bien comme cela ?

LE MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant ſon Elevé*) qu'il vient de compoſer pour la ſérénade que vous m'avez demandée. C'eſt un de mes écoliers, qui a pour ces ſortes de choſes un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier ; & vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette beſogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monſieur, que le nom d'écolier vous abuſe. Ces ſortes d'écoliers en ſavent autant

que les plus grands maîtres ; & l'air eſt auſſi beau qu'il s'en puiſſe faire. Ecoutez ſeulement.

M. JOURDAIN, *à ſes Laquais.*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre.... Attendez, je crois que je ſerai mieux ſans robe... Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

» Je languis nuit & jour, & mon mal eſt extrême,
» Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont » ſoumis ;
» Si vous traitez ainſi, belle Iris, qui vous aime,
» Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ! »

M. JOURDAIN.

Cette chanſon me ſemble un peu lugubre, elle endort ; je voudrois que vous la puſſiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monſieur, que l'air ſoit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout-à-fait joli, il y a quelque tems. Attendez... là... Comment eſt-ce qu'il dit ?

LE MAITRE A DANSER.

Par ma foi ! je ne ſais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER.

Du mouton ?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah !

(*Il chante.*)

» Je croyois Janneton
» Auſſi douce que belle ;

» Je croyois Janneton
» Plus douce qu'un mouton.
» Hélas ! hélas !
» Elle eſt cent fois, mille fois plus cruelle,
» Que n'eſt le tigre aux bois. »

N'eſt-il pas joli ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'eſt ſans avoir appris la muſique.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monſieur, comme vous faites la danſe. Ce ſont deux arts qui ont une étroite liaiſon enſemble.

LE MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'eſprit d'un homme aux belles choſes.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce que les gens de qualité apprennent auſſi la muſique ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne ſais quel tems je pourrai prendre ; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de philoſophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La philoſophie eſt quelque choſe ; mais la muſique, Monſieur, la muſique...

LE MAITRE A DANSER.

La muſique & la danſe. .. La muſique & la danſe c'eſt là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui ſoit ſi utile dans un Etat que la muſique.

LE MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qui ſoit ſi néceſſaire aux hommes, que la danſe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans la muſique un Etat ne peut ſubſiſter.

LE MAITRE A DANSER.

Sans la danſe, un homme ne ſauroit rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les déſordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la muſique.

LE MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funeſtes dont les Hiſtoires ſont remplies, les bévues des Politiques, les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'eſt venu que faute de ſavoir danſer.

M. JOURDAIN.

Comment cela?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. JOURDAIN.

Cela eſt vrai.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et ſi tous les hommes apprenoient la muſique,

ne ſeroit-ce pas le moyen de s'accorder enſemble, & de voir dans le monde la paix univerſelle ?

M. JOURDAIN.

Vous avez raiſon.

LE MAITRE A DANSER.

Lorſqu'un homme a commis un manquement dans ſa conduite, ſoit aux affaires de ſa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre choſe que de ne ſavoir pas danſer ?

M. JOURDAIN.

Cela eſt vrai, & vous avez raiſon tous deux.

LE MAITRE A DANSER.

C'eſt pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la danſe & de la muſique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déja dit, c'eſt un petit eſſai que j'ai fait autrefois des diverſes paſſions que peut exprimer la muſique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *aux Muſiciens.* Allons, avancez.

(*à M. Jourdain.*)

Il faut vous figurer qu'ils ſont habillés en Bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des Bergers? On ne voit que cela par-tout.

LE MAITRE A DANSER.

Lorſqu'on a des perſonnes à faire parler en Muſique, il faut bien que, pour la vraiſemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout tems affecté aux Bergers; & il n'eſt guerre naturel, en dialogue, que des Princes ou Bourgeois chantent leurs paſſions.

M. JOURDAIN.

Paſſe, paſſe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE, ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

UN cœur dans l'amoureux empire,
De mille ſoins eſt toujours agité;
On dit qu'avec plaiſir on languit, on ſoupire:
Mais, quoi qu'on puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſi doux que notre liberté.

I. MUSICIEN.

Il n'eſt rien de ſi doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs

Dans

Dans une même envie ;
On ne peut être heureux sans amoureux desirs.
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

II. MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi ;
Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !
On ne voit point de Bergere fidelle ;
Et ce sexe trompeur, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

I. MUSICIEN.

Aimable ardeur !

LA MUSICIENNE.

Franchise heureuse !

II. MUSICIEN.

Sexe trompeur !

I. MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse !

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

II. MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

I. MUSICIEN.

Ah ! quitte, pour aimer, cette haine mortelle !

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une Bergere fidelle.

II. MUSICIEN.

Hélas ! où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

II. MUSICIEN.

Mais, Bergere, puis-je croire
Qu'il ne ſera point trompeur ?

LA MUSICIENNE.

Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

II. MUSICIEN.

Qui manquera de conſtance,
Le puiſſent perdre les Dieux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs ſi belles
Laiſſons-nous enflammer :
Ah ! qu'il eſt doux d'aimer,
Quand deux cœurs ſont fideles !

M. JOURDAIN.

Eſt-ce tout ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien trouſſé ; & il y a là-dedans de petits dictons aſſez jolis.

LE MAITRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit eſſai des plus beaux mouvemens & des plus belles attitudes dont une danſe puiſſe être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des Bergers ?

LE MAITRE A DANSER.

C'eſt ce qu'il vous plaira. (*aux Danſeurs.*) Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Danſeurs exécutent tous les mouvemens différens, & toutes les ſortes de pas que le Maître à danſer commande.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER.

M. JOURDAIN.

VOILA qui n'eſt point ſot, & ces gens-là ſe trémouſſent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Lorſque la danſe ſera mêlée avec la muſique, cela fera plus d'effet encore; & vous verrez quelque choſe de galant dans le petit Ballet que nous avons ajuſté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'eſt pour tantôt au moins; & la perſonne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAITRE A DANSER.

Tout eſt prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au reſte, Monſieur, ce n'eſt pas aſſez; il faut qu'une perſonne comme vous, qui êtes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles choſes,

ait un concert de muſique chez ſoi tous les Mercredis, ou tous les Jeudis.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela eſt-il beau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un deſſus, une haute-contre & une baſſe, qui ſeront accompagnées d'une baſſe de viole, d'un théorbe & d'un clavecin pour les baſſes continues, avec deux deſſus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre auſſi une trompette marine. La trompette marine eſt un inſtrument qui me plaît & qui eſt harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous gouverner les choſes.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des Muſiciens pour chanter à table.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais ſur-tout que le Ballet ſoit beau.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous en ſerez content; &, entre autres choſes, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah! les menuets ſont ma danſe, & je veux que vous me le voyiez danſer. Allons, mon Maître.

LE MAITRE A DANSER.

Un chapeau, Monſieur, s'il vous plaît.

(*M. Jourdain va prendre le chapeau de ſon Laquais, & le met par-deſſus ſon bonnet de nuit; ſon Maître lui prend les mains & le fait danſer ſur un air de menuet qu'il chante.*)

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la. En cadence, s'il vous plaît. La,
La, la, la, la. La jambe droite, la, la, la.
Ne remuez point tant les épaules.
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la.
Vos deux bras ſont eſtropiés.
La, la, la, la, la. Hauſſez la tête.
Tournez la pointe du pied en dehors.
La, la, la. Dreſſez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui eſt le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour ſaluer une Marquiſe; j'en aurai beſoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER.

Une révérence pour ſaluer une Marquiſe ?

M. JOURDAIN.

Oui. Une Marquiſe qui s'appelle Dorimene.

LE MAITRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER.

Si vous voulez la ſaluer avec beaucoup de reſpect, il faut faire d'abord une révérence en arriere, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, & à la derniere, vous baiſſer juſqu'à ſes genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. (*Après que le Maître à danſer a fait les trois révérences.*) Bon.

SCENE II.

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voilà votre Maître d'armes qui eſt là.

M. JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (*Au Maître de muſique & au Maître à danſer.*) Je veux que vous me voyiez faire.

SCENE III.

M. JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS, *tenant deux fleurets.*

LE MAITRE D'ARMES, *après avoir pris les deux fleurets de la main du Laquais, & en avoir présenté un à M. Jourdain.*

ALLONS, Monſieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché ſur la cuiſſe gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds ſur une même ligne. Votre poignet à l'oppoſite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait ſi étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quarrée. La tête droite. Le regard aſſuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un ſaut en arriere. Quand vous portez la botte, Monſieur, il faut que l'épée parte la premiere, & que le corps ſoit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un ſaut en arriere. En garde, Monſieur, en garde.

(*Le Maître d'armes lui pouſſe deux ou trois bottes, en lui diſant, en garde.*)

M. JOURDAIN.

Hé ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déja dit ; tout le ſecret des armes ne conſiſte qu'en deux choſes, à donner & à ne point recevoir : &, comme je vous fis voir l'autre jour par raiſon démonſtrative, il eſt impoſſible que vous receviez, ſi vous ſavez détourner l'épée de votre corps ; ce qui ne dépend ſeulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, ſans avoir du cœur, eſt ſûr de tuer ſon homme, & de n'être point tué ?

LE MAITRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vites-vous pas la démonſtration ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE D'ARMES.

Et c'eſt en quoi l'on voit de quelle conſidération nous autres nous devons être dans un Etat ; & combien la ſcience des armes l'emporte hautement ſur toutes les autres ſciences inutiles, comme la danſe, la muſique, la...

LE MAITRE A DANSER.

Tout beau ! Monſieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danſe qu'avec reſpect.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la muſique.

LE MAITRE D'ARMES.

Vous êtes de plaiſantes gens, de vouloir comparer vos ſciences à la mienne !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAITRE A DANSER.

Voilà un plaiſant animal, avec ſon plaſtron !

LE MAITRE D'ARMES.

Mon petit Maître à danſer, je vous ferois danſer comme il faut. Et vous, mon petit Muſicien, je vous ferois chanter de la belle maniere.

LE MAITRE A DANSER.

Monſieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN, *au Maître à danſer.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce & la quarte, & qui ſait tuer un homme par raiſon démonſtrative ?

LE MAITRE A DANSER.

Je me moque de ſa raiſon démonſtrative, & de ſa tierce & de ſa quarte.

M. JOURDAIN, *au Maître à danſer.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES, *au Maître à danſer.*

Comment, petit impertinent ?

M. JOURDAIN.

Hé ! mon Maître d'armes.

LE MAITRE A DANSER, *au Maître d'armes.*

Comment, grand cheval de caroſſe ?

M. JOURDAIN.

Hé ! mon Maître à danſer.

LE MAITRE D'ARMES.

Si je me jette ſur vous...

M. JOURDAIN, *au Maître d'armes.*

Doucement.

LE MAITRE A DANSER.

Si je mets ſur vous la main...

M. JOURDAIN, *au Maître à danſer.*

Tout beau!

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air...

M. JOURDAIN, *au Maître d'armes.*

De grace.

LE MAITRE A DANSER.

Je vous roſſerai d'une maniere...

M. JOURDAIN, *au Maître à danſer.*

Je vous prie.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN, *au Maître de muſique.*

Mon Dieu, arrêtez-vous!

SCENE IV.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

HOLA ! Monſieur le Philoſophe, vous arrivez tout à propos avec votre philoſophie. Venez un peu mettre la paix entre ces perſonnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'eſt-ce donc ? Qu'y a-t-il, Meſſieurs ?

M. JOURDAIN.

Ils ſe ſont mis en colere pour la préférence de leurs profeſſions, juſqu'à ſe dire des injures, & en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, Meſſieurs, faut-il s'emporter de la ſorte ? Et n'avez-vous point lu le docte Traité que Séneque a compoſé de la colere ? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux que cette paſſion, qui fait d'un homme une bête féroce ? & la raiſon ne doit-elle pas être maîtreſſe de tous nos mouvemens ?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, Monſieur ? Il vient nous dire des injures à tous deux, en mépriſant la danſe que j'exerce, & la muſique dont il fait profeſſion.

LE

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme ſage eſt au-deſſus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; & la grande réponſe qu'on doit faire aux outrages, c'eſt la modération & la patience.

LE MAITRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs profeſſions à la mienne.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'eſt pas de vaine gloire & de condition, que les hommes doivent diſputer entre eux ; & ce qui nous diſtingue parfaitement les uns des autres, c'eſt la ſageſſe & la vertu.

LE MAITRE A DANSER.

Je lui ſoutiens que la danſe eſt une ſcience à laquelle on ne peut faire aſſez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et, moi, que la Muſique en eſt une que tous les ſiecles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES.

Et moi, je leur ſoutiens à tous deux que la ſcience de tirer des armes eſt la plus belle & la plus néceſſaire de toutes les ſciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que ſera donc la philoſophie ? Je vous trouve tous trois biens impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance ; & de donner impudemment le nom de ſcience à des choſes que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, & qui ne peuvent être compriſes que ſous le nom de métier

miſérable de Gladiateur, de Chanteur & de Baladin.

LE MAITRE D'ARMES.

Allez, Philoſophe de chien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Allez, bélître de pédant.

LE MAITRE A DANSER.

Allez, cuiſtre ſieffé.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment, marauds que vous êtes?...

(*Le Philoſophe ſe jette ſur eux, & tous trois le chargent de coups.*)

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Infâmes, coquins, inſolens.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAITRE D'ARMES.

La peſte de l'animal!

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAITRE A DANSER.

Diantre ſoit de l'âne bâté!

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent !

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Frippons, gueux, traîtres, impoſteurs.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe.

(*Ils ſortent en ſe battant.*)

SCENE V.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

OH! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y ſaurois que faire, & je n'irai pas gâter ma robe pour vous ſéparer. Je ſerois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE VI.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, *raccommodant ſon collet.*

VENONS à notre leçon.

MI JOURDAIN.

Ah! Monſieur, je ſuis fâché des coups qu'ils vous ont donnés!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'eſt rien. Un Philoſophe ſait recevoir comme il faut les choſes; & je vais compoſer contre eux une ſatyre du ſtyle de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laiſſons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être ſavant; & j'enrage que mon pere & ma mere ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les ſciences, quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce ſentiment eſt raiſonnable; *nam, ſine doctrinâ, vita eſt quaſi mortis imago.* Vous entendez cela; & vous ſavez le latin, ſans doute?

M. JOURDAIN.

Oui ! mais faites comme ſi je ne le ſavois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *ſans la ſcience, la vie eſt preſque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raiſon.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des ſciences ?

M. JOURDAIN.

Oh ! oui. Je ſais lire & écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette logique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'eſt elle qui enſeigne les trois opérations de l'eſprit.

M. JOURDAIN.

Qui ſont-elles, ces trois opérations de l'eſprit ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la ſeconde & la troiſieme. La premiere, eſt de bien concevoir, par le moyen des univerſaux. La ſeconde, de bien juger par le moyen des cathégories. Et la troiſieme, de bien tirer une conſéquence par le moyen des figures, *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton*, &c.

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui ſont trop rébarbatifs. Cette

logique-là ne me revient point. Apprenons autre choſe qui ſoit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale ?

M. JOURDAIN.

La morale ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle dit cette morale ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enſeigne aux hommes à modérer leurs paſſions, &...

M. JOURDAIN.

Non, laiſſons cela. Je ſuis bilieux comme tous les diables, & il n'y a morale qui tienne ; je me veux mettre en colere tout mon ſoul, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Eſt-ce la phyſique que vous voulez apprendre ?

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle chante cette phyſique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La phyſique eſt celle qui explique les principes des choſes naturelles, & les propriétés du corps ; qui diſcourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes & des animaux ; & nous enſeigne les cauſes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les cometes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents & les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'Almanach, pour savoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, & traiter cette matiere en Philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses; par une exacte connoissance de la nature des lettres, de la différente maniere de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; & en consonnes, ainsi appellées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E, ſe forme en rapprochant la mâchoire d'en-bas de celle d'en-haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela eſt beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela eſt vrai. Vive la ſcience!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O, ſe forme en rouvrant les mâchoires, & rapprochant les levres par les deux coins, le haut & le bas, O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juſte. A, E, I, O. I, O. Cela eſt admirable! I, O, I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait juſtement comme un petit rond qui repréſente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raiſon. O. Ah! la belle choſe que de ſavoir quelque choſe!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U, ſe forme en rapprochant les dents ſans les joindre entiérement, & alongeant les deux levres en dehors, les approchant auſſi l'une de l'autre, ſans les rejoindre tout-à-fait, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux levres s'alongent comme ſi vous faiſiez la moue ; d'où vient que, ſi vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne ſauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela eſt vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt pour ſavoir tout cela !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres qui ſont les conſonnes.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce qu'il y a des choſes auſſi curieuſes qu'à celles-ci ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La conſonne D, par exemple, ſe prononce en donnant du bout de la langue au-deſſus des dents d'en-haut, D A.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah ! les belles choſes ! les belles choſes !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut ſur la levre de deſſous, FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'eſt la vérité. Ah ! mon pere & ma mere, que je vous veux du mal !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue juſqu'au haut du palais ; de ſorte qu'étant frôlée par l'air qui ſort avec force, elle lui cede, & revient tou-

jours au même endroit, faiſant une maniere de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA, R, R, R, R, R, RA. Cela eſt vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes, & que j'ai perdu de tems ! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curioſités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reſte, il faut que je vous faſſe une confidence. Je ſuis amoureux d'une perſonne de grande qualité, & je ſouhaiterois que vous m'aidaſſiez à lui écrire quelque choſe dans un petit billet que je veux laiſſer tomber à ſes pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

M. JOURDAIN.

Cela ſera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la proſe.

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni proſe ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce ſoit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raiſon, Monſieur, qu'il n'y a pour exprimer, que la proſe ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la proſe ou les vers?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monſieur. Tout ce qui n'eſt point proſe, eſt vers; & tout ce qui n'eſt point vers, eſt proſe.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la proſe.

M. JOURDAIN.

Quoi! quand je dis: Nicole, apportez-moi mes pantouſles, & me donnez mon bonnet de nuit, c'eſt de la proſe?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi! il y a plus de quarante ans que je dis de la proſe, ſans que j'en ſuſſe rien; & je vous ſuis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet: *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrois que cela fût mis d'une maniere galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ſes yeux réduiſent votre cœur en cendres; que vous ſouffrez nuit & jour pour elle les violences d'un....

M. JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la choſe.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces ſeules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverſes manieres dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On peut les mettre premiérement comme vous avez dit : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquiſe, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquiſe, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquiſe, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquiſe, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là laquelle eſt la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon

mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

SCENE VII.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN, *à son Laquais.*

COMMENT ? Mon habit n'eſt pas encore arrivé ?

LE LAQUAIS.

Non, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Ce maudit Tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fievre quartaine puiſſe ſerrer bien fort le bourreau de Tailleur ! Au diable le Tailleur ! La peſte étouffe le Tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce Tailleur déteſtable, ce chien de Tailleur-là, ce traître de Tailleur, je. . .

SCENE VIII.

M. JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR, *portant l'habit de Monſieur Jourdain*, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH! vous voilà? Je m'allois mettre en colere contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pu venir plus tôt; & j'ai mis vingt Garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de ſoie ſi étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre; & il y a deux mailles de rompues.

LE MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, ſi je romps toujours des mailles. Vous m'avez auſſi fait faire des ſouliers qui me bleſſent furieuſement.

LE MAITRE TAILLEUR.

Point du tout, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout?

LE MAITRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous bleſſent point.

M. JOURDAIN,

Je vous dis qu'ils me bleſſent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le ſens. Voyez la belle raiſon !

LE MAITRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la Cour, & le mieux aſſorti. C'eſt un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit ſérieux qui ne fût pas noir ; & je le donne en ſix coups aux Tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci ? Vous avez mis les fleurs en en-bas.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut ?

M. JOURDAIN.

Eſt-ce qu'il faut dire cela ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui vraiment. Toutes les perſonnes de qualité les portent de la ſorte.

M. JOURDAIN.

Les perſonnes de qualité portent les fleurs en-en-bas ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Oh ! voilà qui eſt donc bien ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Belle demande ! Je défie un Peintre, avec ſon pinceau, de vous faire rien de plus juſte. J'ai chez moi un Garçon qui, pour monter une ringrave, eſt le plus grand génie du monde ; & un autre qui, pour aſſembler un pourpoint, eſt le héros de notre tems.

M. JOURDAIN.

La perruque & les plumes ſont-elles comme il faut ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Tout eſt bien.

M. JOURDAIN, *regardant l'habit du Tailleur.*

Ah ! ah ! Monſieur le Tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

C'eſt que l'étoffe me ſembla ſi belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit ?

M. JOURDAIN.

Oui, donnez-le moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence ; & ces ſortes d'habits ſe mettent avec cérémonie. Holà ! entrez vous autres.

SCENE IX.

M. JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR, GARÇONS TAILLEURS *danſans*, UN LAQUAIS.

LE MAITRE TAILLEUR, *à ſes Garçons.*

METTEZ cet habit à Monſieur, de la maniere que vous faites aux perſonnes de qualité.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre Garçons Tailleurs danſans, s'approchent de Monſieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chauſſes de ſes exercices, les deux autres lui ôtent la camiſole ; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent ſon habit neuf.

Monſieur Jourdain ſe promene au milieu d'eux, & leur montre ſon habit, pour voir s'il eſt bien.

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux Garçons quelque choſe pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous ?

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon Gentilhomme ! Voilà ce que c'eſt que de ſe mettre en perſonne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en Bourgeois, on ne vous dira point mon Gentilhomme. (*Donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour mon Gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous vous ſommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monſeigneur ! Oh ! oh ! Monſeigneur ! Attendez, mon ami, Monſeigneur mérite quelque choſe, & ce n'eſt pas une petite parole que Monſeigneur. Tenez, voilà ce que Monſeigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous allons boire tous à la ſanté de Votre Grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre grandeur ! Oh ! oh ! oh ! Attendez ; ne vous en allez pas. A moi, Votre Grandeur ! (*bas à part.*) Ma foi ! s'il va juſqu'à l'Alteſſe, il aura toute la bourſe. (*haut.*) Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous la remercions très-humblement de ſes libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allois tout donner.

SCENE X.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre Garçons Tailleurs ſe réjouiſſent, en danſant, de la libéralité de Monſieur Jourdain.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

SUIVEZ-MOI, que j'aille un peu montrer mon habit par la Ville; & sur-tout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

NICOLE?

NICOLE.

Plaît-il?

M. JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE, *riant.*

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti? Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah! ah! Mon Dieu! Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce-là? Te moques-tu de moi?

NICOLE.

Nenni, Monsieur, j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai ſur le nez, ſi tu ris davantage.

NICOLE.

Monſieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

Monſieur, je vous demande pardon; mais vous êtes ſi plaiſant, que je ne me ſaurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle inſolence!

NICOLE.

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuſer Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tiens, ſi tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai ſur la joue le plus grand ſoufflet qui ſe ſoit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monſieur, voilà qui eſt fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoies la ſalle, &...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore ?

NICOLE, *tombant à force de rire.*

Tenez, Monſieur, battez-moi plutôt, & me laiſſez rire tout mon ſoul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monſieur, je vous prie de me laiſſer rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monſieur je creverai, ai, ſi je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire inſolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.

Que voulez-vous que je faſſe, Monſieur ?

M. JOURDAIN.

Que tu ſonges, coquine, à préparer ma maiſon pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE *se relevant.*

Ah, par ma foi! je n'ai plus envie de rire; & toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH! ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? Et avez-vous envie qu'on se raille par-tout de vous?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des sots & des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Madame JOURDAIN.

Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; & il y a long-tems que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M.

M. JOURDAIN.

Qui eſt donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

Madame JOURDAIN.

Tout ce monde-là eſt un monde qui a raiſon, & qui eſt plus ſage que vous. Pour moi, je ſuis ſcandaliſée de la vie que vous menez. Je ne ſais plus ce que c'eſt que notre maiſon. On diroit qu'il eſt céans carême-prenant tous les jours; &, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons & de chanteurs, dont tout le voiſinage ſe trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne ſaurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la Ville pour l'apporter ici; & la pauvre Françoiſe eſt preſque ſur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter réguliérement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais! Notre ſervante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une Payſanne.

Madame JOURDAIN.

Nicole a raiſon, & ſon ſens eſt meilleur que le vôtre. Je voudrois bien ſavoir ce que vous penſez faire d'un Maître à danſer à l'âge que vous avez?

NICOLE.

Et d'un grand Maître Tireur d'armes qui vient, avec ſes battemens de pied, ébranler toute la maiſon, & nous déraciner tous les carriaux de notre ſalle?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, ma ſervante, & ma femme.

Madame JOURDAIN.

Eſt ce que vous voulez apprendre à danſer, pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Eſt-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une & l'autre; & vous ne ſavez pas les prérogatives de tout cela.

Madame JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt ſonger à marier votre fille, qui eſt en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN.

Je ſongerai à marier ma fille, quand il ſe préſentera un parti pour elle: mais je veux ſonger auſſi à apprendre les belles choſes.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un Maître de philoſophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'eſprit, & ſavoir raiſonner des choſes parmi les honnêtes gens.

Madame JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au college, vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure le fouet devant tout le monde, & ſavoir ce qu'on apprend au college!

NICOLE.

Oui, ma foi ! cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Tout cela eſt fort néceſſaire pour conduire votre maiſon.

M. JOURDAIN.

Aſſurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes ; & j'ai honte de votre ignorance. (*A Madame Jourdain.*) Par exemple, ſavez-vous, vous, ce que c'eſt que vous dites à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Oui. Je ſais que ce que je dis eſt fort bien dit, & que vous devriez ſonger à vivre d'autre ſorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'eſt que les paroles que vous dites ici.

Madame JOURDAIN.

Ce ſont des paroles bien ſenſées, & votre conduite ne l'eſt guere.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'eſt-ce que c'eſt ?

Madame JOURDAIN.

Des chanſons.

M. JOURDAIN.

Hé non, ce n'eſt pas cela. Ce que nous diſons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Hé bien ?

M. JOURDAIN.

Comment eſt-ce que cela s'appelle ?

Madame JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. JOURDAIN.

C'eſt de la proſe, ignorante.

Madame JOURDAIN.

De la proſe ?

M. JOURDAIN.

Oui, de la proſe. Tout ce qui eſt proſe, n'eſt point vers ; & tout ce qui n'eſt point vers, eſt proſe. Hé ! voilà ce que c'eſt d'étudier ? (*A Nicole.*) Et toi, fais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'eſt-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, U.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais quand tu dis U, qu'eſt-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh ! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu alonges les levres en dehors, & approches la mâchoire d'en-haut de celle d'en-bas, U, vois-tu ? Je fais la moue, U.

NICOLE.

Oui, cela est biau.

Madame JOURDAIN.

Voilà qui est admirable !

M. JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, & DA, DA, & FA, FA.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que tout ce galimathias-là ?

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guérit ?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Madame JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur-tout ce grand escogriffe de Maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais ! ce Maître d'armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure.

(Après avoir fait apporter des fleurets, & en avoir donné un à Nicole.)

Tiens, raiſon démonſtrative, la ligne du corps. Quand on pouſſe en quarte, on n'a qu'à faire cela; & quand on pouſſe en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; & cela n'eſt-il pas beau d'être aſſuré de ſon fait, quand on ſe bat contre quelqu'un? Là, pouſſe-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi?

(*Nicole pouſſe pluſieurs bottes à M. Jourdain.*)

Tout beau! Holà! ho! doucement. Diantre ſoit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pouſſer.

M. JOURDAIN.

Oui; mais tu me pouſſes en tierce, avant que de pouſſer en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

Madame JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaiſies; & cela vous eſt venu depuis que vous vous mêlez de hanter la nobleſſe.

M. JOURDAIN.

Lorſque je hante la nobleſſe, je fais paroître mon jugement; & cela eſt plus beau que de hanter votre bourgeoiſie.

Madame JOURDAIN.

Çamon vraiment! Il y a fort à gagner à fréquenter vos Nobles, & vous avez bien opéré avec ce beau Monſieur le Comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix! ſongez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne ſavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'eſt une perſonne d'importance plus que vous ne penſez, un Seigneur que l'on conſidere à la Cour, & qui parle au Roi tout comme je vous parle N'eſt-ce pas une choſe qui m'eſt tout-à-fait honorable, que l'on voie venir chez moi ſi ſouvent une perſonne de cette qualité, qui m'appelle ſon cher ami, & me traite comme ſi j'étois ſon égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais ; &, devant tout le monde, il me fait des careſſes dont je ſuis moi-même confus.

Madame JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, & vous fait des careſſes ; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien, ne m'eſt-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle ſon cher ami ?

Madame JOURDAIN.

Et ce Seigneur, que fait-il pour vous ?

M. JOURDAIN.

Des choſes dont on ſeroit étonné, ſi on les ſavoit.

Madame JOURDAIN.

Et quoi ?

M. JOURDAIN.

Baſte, je ne puis pas m'expliquer. Il ſuffit que, ſi je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, & avant qu'il ſoit peu.

Madame JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

Madame JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de Gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Chansons.

M. JOURDAIN.

Ouais! vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Madame JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non, & que toutes les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour vous engeoler.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

Madame JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; & il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCENE IV.

DORANTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Mon cher ami Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit; nous n'avons point de jeunes gens à la Cour, qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai! hai!

Madame JOURDAIN, *à part.*

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela eſt tout à-fait galant.

Madame JOURDAIN, *à part.*

Oui, auſſi ſot par derriere que par devant.

DORANTE.

Ma foi! Monſieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'eſtime le plus, & je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monſieur, (*à Madame Jourdain.*) Dans la chambre du Roi.

DORANTE.

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monſieur, je ſais le reſpect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monſieur. . .

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monſieur Jourdain; vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, ſi vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN, *ſe couvrant.*

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE.

Je ſuis votre débiteur, comme vous le ſavez.

Madame JOURDAIN, *à part.*

Oui, nous ne le ſavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreuſement prêté de l'argent en pluſieurs occaſions, & vous m'avez obligé de la meilleure grace du monde, aſſurément.

M. JOURDAIN.

Monſieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je ſais rendre ce qu'on me prête, & reconnoître les plaiſirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monſieur.

DORANTE.

Je veux ſortir d'affaire avec vous; & je viens ici pour faire nos comptes enſemble.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Hé bien, vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je ſuis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Je vous le diſois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Vous voilà avec vos ſoupçons ridicules.

DORANTE.

Vous ſouvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE.

Cela eſt vrai.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, ſix vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raiſon.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles ſont quatre cents ſoixante louis, qui valent cinq mille ſoixante livres.

DORANTE.

Le compte eſt fort bon. Cinq mille ſoixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cents trente-deux livres à votre Plumaſſier.

DORANTE.

Juſtement.

M. JOURDAIN.

Deux mille ſept cents quatre-vingt livres à votre Tailleur.

DORANTE.

Il eſt vrai.

M.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cents ſeptante-neuf livres douze ſols huit deniers à votre Marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze ſols huit deniers ; le compte eſt juſte.

M. JOURDAIN.

Et mille ſept cents quarante-huit livres ſept ſols quatre deniers à votre Sellier.

DORANTE.

Tout cela eſt véritable. Qu'eſt-ce que cela fait ?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.

Somme totale eſt juſte. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner, cela fera juſtement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Hé bien, ne l'avois-je pas bien deviné ?

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Paix !

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il de me donner ce que je vous dis ?

M. JOURDAIN.

Hé non.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Taiſez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN.

Point, Monsieur.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

C'est un vrai enjoleur.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Taisez-vous donc.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Vous tairez-vous?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort, si j'en demandois à quelque autre.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Quoi! vous allez encore lui donner cela?

M. JOURDAIN, *bas à Madame Jourdain.*

Que faire? Voulez-vous que je refuſe un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi?

Madame JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCENE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Vous me ſemblez toute mélancolique? Qu'avez-vous, Madame Jourdain?

Madame JOURDAIN.

J'ai la tête plus groſſe que le poing, & ſi elle n'eſt pas enflée.

DORANTE.

Mademoiſelle votre fille où eſt-elle, que je ne la vois point?

Madame JOURDAIN.

Mademoiſelle ma fille eſt bien où elle eſt.

DORANTE.

Comment ſe porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Elle ſe porte ſur ſes deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir

voir avec elle le Ballet & la Comédie que l'on fait chez le Roi ?

Madame JOURDAIN.

Oui vraiment, nous avons fort envie de rire ; fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je penſe, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle & d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame JOURDAIN.

Tredame, Monſieur ! eſt-ce que Madame Jourdain eſt décrépite, & la tête lui grouille-t-elle déja ?

DORANTE.

Ah ! ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon ! Je ne ſongeois pas que vous êtes jeune, & je rêve le plus ſouvent. Je vous prie d'excuſer mon impertinence.

SCENE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN, *à Dorante.*

VOILA deux cents louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous aſſure, Monſieur Jourdain, que je ſuis tout à vous, & que je brûle de vous rendre un ſervice à la Cour.

M, JOURDAIN.

Je vous ſuis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertiſſement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la Salle.

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baiſe les mains.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Notre belle Marquiſe, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le Ballet & le repas; & je l'ai fait conſentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu loin pour cauſe.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, & je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire préſent de votre part; mais c'eſt que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre ſon ſcrupule; & ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'elle s'eſt réſolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous ſur ſon eſprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au ciel!

Madame JOURDAIN, *à Nicole.*

Quand il eſt une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richeſſe de ce préſent, & la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce ſont, Monſieur, des bontés qui m'accablent ; & je ſuis dans une confuſion la plus grande du monde, de voir une perſonne de votre qualité s'abaiſſer pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous ? eſt-ce qu'entre amis on s'arrête à ces ſortes de ſcrupules ? Et ne feriez-vous pas pour moi la même choſe, ſi l'occaſion s'en offroit ?

M. JOURDAIN.

Oh ! aſſurément, & de très-grand-cœur.

Madame JOURDAIN, *bas à Nicole.*

Que ſa préſence me peſe ſur les épaules !

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut ſervir un ami ; & lorſque vous me fites confidence de l'ardeur que vous aviez priſe pour cette Marquiſe agréable, chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à ſervir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il eſt vrai. Ce ſont des bontés qui me confondent.

Madame JOURDAIN, *à Nicole.*

Eſt-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE.

Ils ſe trouvent bien enſemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher ſon cœur. Les femmes aiment ſur-tout les dépenſes qu'on fait pour elles ; & vos fréquentes ſérénades, & vos bouquets continuels, ce ſuperbe feu d'artifice qu'elle trouva ſur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, & le cadeau que vous lui préparez ; tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépenſe que je ne fiſſe, ſi par-là je pouvois trouver le chemin de ſon cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes raviſſans, & c'eſt un honneur que j'acheterois au prix de toutes choſes.

Madame JOURDAIN, *bas à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire enſemble ? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce ſera tantôt que vous jouirez, à votre aiſe, du plaiſir de ſa vue ; & vos yeux auront tout le tems de ſe ſatisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en ſorte que ma femme ira dîner chez ma ſœur, où elle paſſera l'après-dîner.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, & votre femme auroit pu nous embarraſſer. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au Cuiſinier, & à toutes les choſes qui ſont néceſſaires pour le Ballet. Il eſt de mon invention ; & pourvu que l'exécution puiſſe répondre à l'idée, je ſuis ſûr qu'il ſera trouvé...

M. JOURDAIN, *s'appercevant que Nicole écoute, & lui donnant un ſoufflet.*

Ouais ! Vous êtes bien impertinente. (*à Dorante.*) Sortons, s'il vous plaît.

SCENE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

MA foi, Madame, la curioſité m'a coûté quelque choſe ; mais je crois qu'il y a quelque anguille ſous roche ; & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous ſoyiez.

Madame JOURDAIN.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des ſoupçons de mon mari. Je ſuis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne ; & je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais ſongeons à ma fille. Tu ſais l'amour que Cléonte a pour elle ; c'eſt un homme

qui me revient, & je veux aider ſa recherche, & lui donner Lucile, ſi je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je ſuis la plus ravie du monde, de vous voir dans ſes ſentimens; car ſi le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, & je ſouhaiterois que notre mariage ſe pût faire à l'ombre du leur.

Madame JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, & lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire enſemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avez joie; & je ne pouvois recevoir une commiſſion plus agréable.

(*Seule.*)

Je vais, je penſe, bien réjouir les gens.

SCENE VIII.

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, *à Cléonte.*

AH! vous voilà tout-à-propos! Je ſuis une ambaſſadrice de joie, & je viens...

CLÉONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me viens pas amuſer avec tes traîtreſſes paroles.

NICOLE.

Eſt-ce ainſi que vous recevez..

CLÉONTE.

Retire-toi, te dis-je; & va-t-en, de ce pas, dire à ton infidelle maîtreſſe qu'elle n'abuſera de ſa vie le trop ſimple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo eſt-ce donc-là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire !

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite ſcélérate ? Allons vîte, ôte-toi de mes yeux, vilaine, & me laiſſe en repos.

NICOLE.

Quoi ! Tu me viens auſſi. . .

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, & ne me parle de ta vie.

NICOLE, *à part.*

Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle hiſtoire informer ma maîtreſſe.

SCENE IX.

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.

Quoi ! traiter un amant de la ſorte, & un amant le plus fidele & le plus paſſionné de tous les amans ?

COVIELLE.

C'eſt une choſe épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE.

Je fais voir pour une perſonne toute l'ardeur & toute la tendreſſe qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ai qu'elle dans l'eſprit ; elle fait tous mes ſoins, tous mes deſirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne penſe qu'à elle, je ne fais des ſonges que d'elle, je ne reſpire que par elle, mon cœur vit tout en elle ; & voilà de tant d'amitié la digne récompenſe ! Je ſuis deux jours ſans la voir, qui ſont pour moi deux ſiecles effroyables ; je la rencontre par haſard, mon cœur à cette vue ſe ſent tout tranſporté, ma joie éclate ſur mon viſage, je vole avec raviſſement vers elle ; & l'infidelle détourne de moi ſes regards, & paſſe bruſquement, comme ſi de ſa vie elle ne m'avoit vu.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choſes que vous.

CLÉONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE.

Et à celle, Monſieur, de la pendarde de Nicole ?

CLÉONTE.

Après tant de ſacrifices ardens, de ſoupirs & de vœux que j'ai faits à ſes charmes !

COVIELLE.

Après tant d'aſſidus hommages, de ſoins & de ſervices que je lui ai rendus dans ſa cuiſine !

CLÉONTE.

Tant de larmes que j'ai verſées à ſes genoux !

COVIELLE.

Tant de ſeaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !

CLÉONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même !

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai ſoufferte à tourner la broche à ſa place !

CLÉONTE.

Elle me fuit avec mépris.

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie.

CLÉONTE.

C'eſt une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'eſt une trahiſon à mériter mille ſoufflets.

CLÉONTE.

Ne t'aviſe point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monſieur, Dieu m'en garde !

CLÉONTE.

Ne viens point m'excuſer l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLÉONTE.

Non, vois-tu, tous tes diſcours pour la défendre ne ſerviroient de rien.

COVIELLE.

COVIELLE.

Qui ſonge à cela ?

CLÉONTE.

Je veux contre elle conſerver mon reſſentiment, & rompre enſemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y conſens.

CLÉONTE.

Ce Monſieur le Comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vue ; & ſon eſprit, je le vois bien, ſe laiſſe éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de ſon inconſtance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, & ne lui laiſſer pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'eſt fort bien dit ; & j'entre, pour mon compte, dans tous vos ſentimens.

CLÉONTE.

Donne la main à mon dépit, & ſoutiens ma réſolution contre tous les reſtes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de ſa perſonne une peinture qui me la rende mépriſable ; & marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monſieur ? Voilà une belle miſaurée, une pimpeſouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien que de très-médiocre ; & vous trouverez cent perſonnes qui ſeront plus

dignes de vous. Premiérement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela eſt vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puiſſe voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant, inſpire des deſirs; elle eſt la plus attrayante, la plus amoureuſe du monde.

COVIELLE.

Pour ſa taille, elle n'eſt pas grande.

CLÉONTE.

Non; mais elle eſt aiſée & bien priſe.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans ſon parler & dans ſes actions.

CLÉONTE.

Il eſt vrai; mais elle a grace à tout cela; & ſes manieres ſont engageantes, ont je ne ſais quel charme à s'inſinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'eſprit...

CLÉONTE.

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat!

COVIELLE.

Sa converſation...

CLÉONTE.

Sa converſation eſt charmante.

COVIELLE.

Elle eſt toujours ſérieuſe.

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

COVIELLE.

Mais enfin elle eſt capricieuſe autant que perſonne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle eſt capricieuſe, j'en demeure d'accord ; mais tout ſied bien aux belles ; on ſouffre tout des belles.

COVIELLE.

Puiſque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.

Moi ? j'aimerois mieux mourir ; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, ſi vous la trouvez ſi parfaite ?

CLÉONTE.

C'eſt en quoi ma vengeance ſera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCENE X.

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, *à Lucile.*

Pour moi, j'en ai été toute ſcandaliſée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLÉONTE, *à Covielle.*

Je ne veux pas ſeulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'eſt-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous poſſede?

NICOLE.

Quelle mauvaiſe humeur te tient?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cléonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE.

Que voilà qui eſt ſcélérat!

COVIELLE.

Que cela eſt Judas!

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre eſprit.

CLÉONTE, *à Covielle.*

Ah ! ah ! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chevre.

COVIELLE, *à Cléonte.*

On a deviné l'enclouure.

LUCILE.

N'eſt-il pas vrai, Cléonte, que c'eſt là le ſujet de votre dépit ?

CLÉONTE.

Oui, perfide, ce l'eſt, puiſqu'il faut parler ; & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous le penſez, de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous ; & que vous n'aurez pas l'avantage de me chaſſer. J'aurai de la peine, ſans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous ; cela me cauſera des chagrins, je ſouffrirai un tems ; mais j'en viendrai à bout, & je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la foibleſſe de retourner à vous.

COVIELLE, *à Nicole.*

Queuffi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le ſujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE, *voulant s'en aller pour éviter Lucile.*

Non. Je ne veux rien écouter.

NICOLE, *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cauſe qui nous a fait paſſer ſi vîte.

COVIELLE, *voulant auſſi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE, *ſuivant Cléonte.*

Sachez que ce matin...

CLÉONTE, *marchant toujours ſans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE, *ſuivant Covielle.*

Apprends que...

COVIELLE, *marchant auſſi ſans regarder Nicole.*

Non, traîtreſſe.

LUCILE.

Ecoutez.

CLÉONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laiſſe-moi dire.

COVIELLE.

Je ſuis ſourd.

LUCILE.

Cléonte?

CLÉONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle?

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLÉONTE.

Chanſons.

NICOLE.

Entends-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLÉONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLÉONTE.

Non, c'en eſt fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE, *s'arrêtant.*

Hé bien, puiſque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre penſée, & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, *s'arrêtant auſſi.*

Puiſque tu fais comme cela, prends-le comme tu voudras.

CLÉONTE, *ſe retournant vers Lucile.*

Sachons donc le ſujet d'un ſi bel accueil.

LUCILE, *s'en allant à ſon tour pour éviter Cléonte.*
Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE, *ſe retournant vers Nicole.*
Apprends-nous un peu cette hiſtoire.

NICOLE, *s'en allant auſſi pour éviter Covielle.*
Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE, *ſuivant Lucile.*
Dîtes-moi...

LUCILE, *marchant toujours ſans regarder Cléonte.*
Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE, *ſuivant Nicole.*
Conte-moi...

NICOLE, *marchant ſans regarder Covielle.*
Non, je ne conte rien.

CLÉONTE.
De grace.

LUCILE.
Non, vous dis-je.

COVIELLE.
Par charité.

NICOLE.
Point d'affaire.

CLÉONTE.
Je vous en prie.

LUCILE.
Laiſſez-moi.

COVIELLE.
Je t'en conjure.

NICOLE.
Ote-toi de là.

CLÉONTE.
Lucile?

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole?

NICOLE.

Point.

CLÉONTE.

Au nom des Dieux?

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLÉONTE.

Eclairciſſez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéris-moi l'eſprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaît pas.

CLÉONTE.

Hé bien, puiſque vous vous ſouciez ſi peu de me tirer de peine, & de vous juſtifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la derniere fois; & je vais, loin de vous, mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE, *à Nicole.*

Et moi, je vais ſuivre ſes pas.

LUCILE, *à Cléonte qui veut ſortir.*

Cléonte ?

NICOLE, *à Covielle qui ſuit ſon Maître.*

Covielle ?

CLÉONTE, *s'arrêtant.*

Hé ?

COVIELLE, *s'arrêtant auſſi.*

Plaît-il ?

LUCILE.

Où allez-vous ?

CLÉONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte ?

CLÉONTE.

Oui, cruelle, puiſque vous le voulez.

LUCILE.

Moi, je veux que vous mouriez ?

CLÉONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit ?

CLÉONTE, *s'approchant de Lucile.*

N'eſt-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes ſoupçons ?

LUCILE.

Eſt-ce ma faute ? Et, ſi vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez, a été cauſée ce matin par la préſence d'une vieille tante qui veut, à toute

force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermone sur ce chapitre, & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE, *à Covielle.*

Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE, *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE, *à Cléonte.*

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE, *à Covielle.*

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE.

Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez appaiser de choses dans mon cœur! & que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime?

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCENE XI.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Madame JOURDAIN.

JE ſuis bien-aiſe de vous voir, Cléonte, & vous voilà tout à propos. Mon mari vient; prenez vîte votre tems pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE.

Ah! Madame, que cette parole m'eſt douce, & qu'elle flatte mes deſirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuſe?

SCENE XII.

CLÉONTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE.

MONSIEUR, je n'ai voulu prendre perſonne pour vous faire une demande que je médite il y a long-tems. Elle me touche aſſez pour m'en charger moi même; &, ſans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre, eſt une faveur glorieuſe que je vous prie de m'accorder.

M.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponſe, Monſieur, je vous prie de me dire ſi vous êtes Gentilhomme.

CLÉONTE.

Monſieur, la plupart des gens, ſur cette queſtion, n'héſitent pas beaucoup. On tranche le mot aiſément. Ce nom ne fait aucun ſcrupule à prendre; & l'uſage aujourd'hui ſemble en autoriſer le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les ſentimens, ſur cette matiere, un peu plus délicats. Je trouve que toute impoſture eſt indigne d'un honnête homme; & qu'il y a de la lâcheté à déguiſer ce que le ciel nous a fait naître, à ſe parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à ſe vouloir donner pour ce qu'on n'eſt pas. Je ſuis né de parens, ſans doute, qui ont tenu des charges honorables, je me ſuis acquis dans les armes l'honneur de ſix ans de ſervice, & je me trouve aſſez de bien, pour tenir dans le monde un rang aſſez paſſable; mais avec tout cela, je ne veux point me donner un nom, où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre; &, je vous dirai franchement, que je ne ſuis point Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez-là, Monſieur, ma fille n'eſt pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point Gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre Gentil-

homme ? Eſt-ce que nous ſommes, nous autres, de la côte de ſaint Louis ?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Madame JOURDAIN.

Deſcendons-nous tous deux que de bonne Bourgeoiſie ?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue ?

Madame JOURDAIN.

Et votre pere n'étoit-il pas Marchand auſſi-bien que le mien ?

M. JOURDAIN.

Peſte ſoit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre pere a été Marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce ſont des mal-aviſés qui diſent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'eſt que je veux avoir un gendre Gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui ſoit propre ; & il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche & bien fait, qu'un Gentilhomme gueux & mal bâti.

NICOLE.

Cela eſt vrai. Nous avons le fils d'un Gentilhomme de notre village, qui eſt le plus grand malitorne, & le plus ſot dadais que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN, *à Nicole.*

Taiſez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la converſation. J'ai du bien aſſez pour ma fille ; je n'ai beſoin que d'honneur, & je la veux faire Marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Marquiſe ?

M. JOURDAIN.

Oui, Marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Hélas ! Dieu m'en garde !

M. JOURDAIN.

C'eſt une choſe que j'ai réſolue.

Madame JOURDAIN.

C'eſt une choſe, moi, où je ne conſentirai point. Les alliances avec plus grand que ſoi ſont ſujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puiſſe à ma fille reprocher ſes parens ; & qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeller leur grand-maman. S'il falloit qu'elle me vînt viſiter en équipage de grand-Dame, & qu'elle manquât, par mégarde, à ſaluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas auſſi-tôt de dire cent ſottiſes. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquiſe qui fait tant la glorieuſe ? c'eſt la fille de Monſieur Jourdain, qui étoit trop heureuſe, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été ſi relevée que la voilà ; & ſes deux grand-peres vendoient du drap auprès de la porte ſaint Innocent. Ils ont amaſſé du bien à leurs enfans qu'ils paient maintenant, peut-être, bien cher en l'autre monde ; & l'on ne devient guere ſi riche à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, & à qui je puiſſe dire : Mettez-vous-là, mon gendre, & dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les ſentimens d'un petit eſprit, de vouloir demeurer toujours dans la baſſeſſe. Ne me répliquez pas davantage, ma fille ſera Marquiſe, en dépit de tout le monde ; &, ſi vous me mettez en colere, je la ferai Ducheſſe.

SCENE XIII.

MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, NICOLE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

CLÉONTE, ne perdez point courage encore. (*à Lucile.*) Suivez-moi, ma fille ; & venez dire réſolument à votre pere, que, ſi vous ne l'avez, vous ne voulez épouſer perſonne.

SCENE XIV.

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

VOUS avez fait de belles affaires avec vos beaux ſentimens.

CLÉONTE.

Que veux-tu ? J'ai un ſcrupule là-deſſus, que l'exemple ne ſauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous de le prendre ſérieuſement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il eſt fou ? Et vous coûtoit-il quelque choſe de vous accommoder à ſes chimeres ?

CLÉONTE.

Tu as raiſon ; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ſes preuves de nobleſſe, pour être gendre de Monſieur Jourdain.

COVIELLE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

CLÉONTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une penſée qui me vient pour jouer notre homme, & vous faire obtenir ce que vous ſouhaitez.

CLÉONTE.

Comment ?

COVIELLE.

L'idée eſt tout-à-fait plaiſante.

CLÉONTE.

Quoi donc ?

COVIELLE.

Il s'eſt fait, depuis peu, une certaine maſcarade qui vient le mieux du monde ici, & que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela ſent un peu ſa comédie ; mais, avec lui, on peut haſarder toute choſe,

il n'y faut point chercher tant de façon; il eſt homme à y jouer ſon rôle à merveille, & à donner aiſément dans toutes les fariboles qu'on s'aviſera de lui dire. J'ai les Acteurs, j'ai les habits tout prêts; laiſſez-moi faire ſeulement.

CLÉONTE.

Mais apprends-moi...

COVIELLE.

Je vais vous inſtruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCENE XV.

M. JOURDAIN, *ſeul.*

QUE diable eſt-ce là? Ils n'ont que les grands Seigneurs à me reprocher; & moi, je ne vois rien de ſi beau que de hanter les grands Seigneurs, il n'y a qu'honneur & que civilité avec eux; & je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, & être né Comte ou Marquis.

SCENE XVI.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voici Monſieur le Comte, & une Dame qu'il mene par la main.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

SCENE XVII.

DORIMENE, DORANTE, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR dit comme cela, qu'il va venir ici tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui eſt bien.

SCENE XVIII.

DORIMENE, DORANTE.

DORIMENE.

Je ne ſais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laiſſer amener par vous dans une maiſon où je ne connois perſonne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choiſiſſe pour vous régaler, puiſque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maiſon, ni la mienne?

DORIMENE.

Mais, vous ne dites pas que je m'engage inſenſiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre paſſion. J'ai beau me défendre des choſes, vous fatiguez ma réſiſtance, & vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les viſites fréquentes ont commencé, les déclarations ſont venues enſuite, qui, après elles, ont traîné les ſérénades & les cadeaux, que les préſens ont ſuivis. Je me ſuis oppoſée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; &, pied à pied, vous gagnez mes réſolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien; & je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me ſuis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi ! Madame, vous y devriez déja être. Vous êtes veuve, & ne dépendez que de vous. Je ſuis maître de moi, & vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne faſſiez tout mon bonheur ?

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureuſement enſemble ; & les deux plus raiſonnables perſonnes du monde ont ſouvent peine à compoſer une union dont ils ſoient ſatisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; & l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenſes que je vous vois faire pour moi, m'inquietent par deux raiſons ; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois ; & l'autre, que je ſuis ſûre, ſans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez ; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah ! Madame, ce ſont des bagatelles, & ce n'eſt pas par-là...

DORIMENE.

Je ſais ce que je dis ; &, entr'autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre, eſt d'un prix...

DORANTE.

Hé ! Madame, de grace, ne faites pas tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, & souffrez... Voici le maître du logis.

SCENE XIX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

M. JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimene.*

UN peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisieme.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de votre présence; & si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite

comme le vôtre, & que le ciel . . envieux de mon bien. . . m'eût accordé. . . l'avantage de me voir digne. . . des. . .

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands complimens; & elle sait que vous êtes homme d'esprit.

(*bas à Dorimene.*)

C'est un bon Bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manieres.

DORIMENE, *bas à Dorante.*

Il n'est pas aisé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

Ne pourrai-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Comment? Gardez-vous en bien. Cela seroit vilain à vous; &, pour agir en galant homme, il

faut que vous faſſiez comme ſi ce n'étoit pas vous qui lui euſſiez fait ce préſent.

(*haut.*)

Monſieur Jourdain, Madame, dit qu'il eſt ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

Que je vous ſuis obligé, Monſieur, de lui parler ainſi pour moi!

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

Je ne ſais quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle perſonne du monde.

DORIMENE.

C'eſt bien de la grace qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'eſt vous qui faites les graces, &...

DORANTE.

Songeons à manger.

SCENE XX.

SCENE XX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à M. Jourdain.*

Tout eſt prêt, Monſieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, & qu'on faſſe venir les Muſiciens.

SCENE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

Six Cuiſiniers, qui ont préparé le feſtin, danſent enſemble; après quoi ils apportent une table couverte de pluſieurs mets.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORIMENE, M. JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, UN LAQUAIS.

DORIMENE.

COMMENT, Dorante, voilà un repas tout-à-fait magnifique?

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

(*Dorimene, Monſieur Jourdain, Dorante & les trois Muſiciens ſe mettent à table.*

DORANTE.

Monſieur Jourdain a raiſon, Madame, de parler de la ſorte; & il m'oblige de vous faire ſi bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'eſt pas digne de vous. Comme c'eſt moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas ſur cette matiere les lumieres de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort ſavant, & vous y trouverez des incongruités de bonne chere, & des barbariſmes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout ſeroit dans les regles; il y auroit par-tout de

l'élégance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les piéces du repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de ſa haute capacité dans la ſcience des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive à biſeau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement ſous la dent ; d'un vin à ſeve veloutée, armé d'un vert qui n'eſt point trop commandant ; d'un quarré de mouton gourmandé de perſil ; d'une longe de veau de rivicre, longue comme cela, blanche, délicate, & qui, ſous les dents, eſt une vraie pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet ſurprenant ; & pour ſon opéra, d'une ſoupe à bouillon perlé, ſoutenue d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, & couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance ; &, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah ! que voilà de belles mains !

DORIMENE.

Les mains ſont médiocres, Monſieur Jourdain ; mais vous voulez parler du diamant qui eſt fort beau.

M. JOURDAIN.

Moi, Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler ! Ce ne ſeroit pas agir en galant homme ; & le diamant eſt fort peu de choſe.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté...

DORANTE, *après avoir fait ſigne à M. Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à Monſieur Jourdain & à ces Meſſieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'eſt merveilleuſement aſſaiſonner la bonne chere, que d'y mêler la muſique; & je me vois ici admirablement régalée.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'eſt pas...

DORANTE.

Monſieur Jourdain, prêtons ſilence à ces Meſſieurs; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

I. & II. MUSICIENS *enſemble, un verre à la main.*

UN petit doigt, Philis, pour commencer le tour:
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous & le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je ſens pour tous deux redoubler mon amour.
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.
Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits!
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,

Et de vous & de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

II. & III. MUSICIENS *enſemble.*

Buvons, chers amis, buvons,
Le tems qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a paſſé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laiſſons raiſonner les ſots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philoſophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le ſavoir & la gloire
N'ôtent point les ſoucis fâcheux;
Et ce n'eſt qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, ſus du vin par-tout; verſez, garçon, verſez;
Verſez, verſez toujours, tant qu'on vous diſe aſſez.

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux chanter; & cela eſt tout-à-fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque choſe de plus beau.

DORIMENE.

Ouais ! Monſieur Jourdain eſt galant plus que je ne penſois.

DORANTE.

Comment, Madame, pour qui prenez-vous Monſieur Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore ?

DORANTE.

Vous ne le connoiſſez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh ! je le quitte.

DORANTE.

Il eſt homme qui a toujours la ripoſte en main. Mais vous ne voyez pas que Monſieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monſieur Jourdain eſt un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je ſerois...

SCENE II.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH! ah! je trouve ici bonne compagnie, & je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'eſt donc pour cette belle affaire-ci, Monſieur mon mari, que vous avez eu tant d'empreſſement à m'envoyer dîner chez ma ſœur? Je viens de voir un Théâtre là-bas, & je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépenſez votre bien; c'eſt ainſi que vous feſtinez les Dames en mon abſence, & que vous leur donnez la Muſique & la Comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? Et quelles fantaiſies ſont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépenſe ſon bien, & que c'eſt lui qui donne ce régal à Madame? Apprenez que c'eſt moi, je vous prie. Qu'il ne fait ſeulement que me prêter ſa maiſon; & que vous devriez un peu mieux regarder aux choſes que vous dites.

M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'eſt Monſieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui eſt une perſonne

de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maiſon, & de vouloir que je ſois avec lui.

Madame JOURDAIN.

Ce ſont des chanſons que cela ; je ſais ce que je ſais.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monſieur, & je vois aſſez clair ; il y a long-tems que je ſens les choſes, & je ne ſuis pas une bête. Cela eſt fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux ſottiſes de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'eſt ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la diſſention dans un ménage, & de ſouffrir que mon mari ſoit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'expoſer aux ſottes viſions de cette extravagante.

DORANTE, *ſuivant Dorimène qui ſort.*

Madame, holà ! Madame, où courez-vous ?

M. JOURDAIN.

Madame. Monſieur le Comte, faites-lui mes excuſes, & tâchez de la ramener.

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits. Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; & vous chaſſez de chez moi des perſonnes de qualité.

Madame JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne ſais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pieces du repas que vous êtes venue troubler.

(*Les laquais emportent la table.*)

Madame JOURDAIN, *ſortant.*

Je me moque de cela. Ce ſont mes droits que je défends; & j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colere.

SCENE IV.

MONSIEUR JOURDAIN, *ſeul.*

Elle eſt arrivée bien malheureuſement. J'étois en humeur de dire de jolies choſes, & jamais je ne m'étois ſenti tant d'eſprit. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?

SCENE V.

M. JOURDAIN, COVIELLE, *déguiſé.*

COVIELLE.

Monsieur, je ne ſais pas ſi j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, Monſieur.

COVIELLE, *étendant la main à un pied de terre.*

Je vous ai vu que vous n'etiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi ?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, & toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiſer.

M. JOURDAIN.

Pour me baiſer ?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu Monſieur votre pere.

M. JOURDAIN.

De feu Monſieur mon pere ?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous ?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon pere ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE.

Aſſurément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour Gentilhomme ?

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne ſais donc pas comment le monde eſt fait.

COVIELLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Il y a de ſottes gens qui me veulent dire qu'il a été Marchand.

COVIELLE.

Lui, Marchand? C'eſt pure médiſance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faiſoit, c'eſt qu'il étoit fort obligeant, fort officieux; &, comme il ſe connoiſſoit fort bien en étoffes, il en alloit choiſir de tous les côtés, les faiſoit apporter chez lui, & en donnoit à ſes amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je ſuis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon pere étoit Gentilhomme.

COVIELLE.

Je le ſoutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel ſujet vous amene?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monſieur votre pere, honnête Gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je penſe qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Aſſurément. Je ne ſuis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; &, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

COVIELLE.

Vous ſavez que le fils du Grand-Turc eſt ici.

M. JOURDAIN.

Moi ? Non.

COVIELLE.

Comment ! Il a un train tout-à-fait magnifique ; tout le monde le va voir, & il a été reçu en ce pays comme un Seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi ! je ne ſavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'eſt qu'il eſt amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE.

Oui ; & il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE.

Le fils du Grand-Turc votre gendre. Comme je le fus voir, & que j'entends parfaitement ſa langue, il s'entretint avec moi ; &, après quelques autres diſcours, il me dit : *Acciam croc ſoler onch alla mouſtaphgidelum amanahem varahini ouſſere carbulath.* C'eſt-à-dire, n'as-tu pas vu une jeune belle perſonne, qui eſt la fille de Monſieur Jourdain, Gentilhomme Pariſien ?

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc dit cela de moi ?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous con-

noiſſois particuliérement, & que j'avois vu votre fille: Ah! me dit-il *marababa ſahem*! c'eſt-à-dire, ah! que je ſuis amoureux d'elle!

M. JOURDAIN.

Marababa ſahem veut dire, Ah! que je ſuis amoureux d'elle!

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi! vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurois jamais cru que *marababa ſahem* eût voulu dire: Ah! que je ſuis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce Turc!

COVIELLE.

Plus aimable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *caracacamouchen*?

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen? Non.

COVIELLE.

C'eſt-à-dire, ma chere ame.

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen veut dire, ma chere ame?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voila qui eſt merveilleux! *Caracacamouchen*, ma chere ame. Diroit-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambaſſade, il vient vous demander votre fille en mariage; &, pour avoir un beau-pere qui ſoit digne de lui, il veut

vous faire *Mamamouchi*, qui eſt une certaine grande dignité de ſon pays.

M. JOURDAIN.

Mamamouchi ?

COVIELLE.

Oui, *Mamamouchi*; c'eſt-à-dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce ſont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; & vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup; & je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remerciemens.

COVIELLE.

Comment! Le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici ?

COVIELLE.

Oui; & il a amené toutes choſes pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui eſt bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut ſouffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarraſſe ici, c'eſt que ma fille eſt une opiniâtre, qui s'eſt allé mettre en tête un certain Cléonte; & elle jure de n'épouſer perſonne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de ſentiment, quand elle verra le

fils du Grand-Turc ; & puis il ſe rencontre ici une aventure merveilleuſe, c'eſt que le fils du Grand-Turc reſſemble à ce Cléonte, à peu de choſe près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; & l'amour qu'elle a pour l'un, pourra paſſer aiſément à l'autre, &... Je l'entends venir ; le voilà.

SCENE VI.

CLÉONTE *en Turc*, TROIS PAGES *portant la veſte de Cléonte*, MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE.

Mbouſahim oqui boraſ, Giourdina, Salamaléqui.

COVIELLE, *à M. Jourdain.*

C'eſt-à-dire, Monſieur Jourdain, votre cœur ſoit toute l'année comme un roſier fleuri. Ce ſont façons de parler obligeantes de ce pays-là.

M. JOURDAIN.

Je ſuis très-humble ſerviteur de Son Alteſſe Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto onſtin moraſ.

CLEONTE.

Ouſtin yoc catamaléqui baſum baſe alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le ciel vous donne la force des lions, & la prudence des ſerpens.

M. JOURDAIN.

Son Alteſſe Turque m'honore trop, & je lui ſouhaite toutes ſortes de proſpérités.

COVIELLE.

Oſſa binamen ſadoc baballi oracaf ouram.

CLEONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il a dit que vous alliez vîte avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir enſuite votre fille, & de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choſes en deux mots ?

COVIELLE.

Oui. La langue Turque eſt comme cela ; elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il ſouhaite.

SCENE VII.

COVIELLE, *ſeul.*

AH ! ah ! ah ! Ma foi, cela eſt tout-à-fait drôle. Quelle dupe ! Quand il auroit appris ſon rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah ! ah !

SCENE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Je vous prie, Monſieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y paſſe.

DORANTE.

Ah ! ah ! Covielle, qui t'auroit reconnu ! Comme te voilà ajuſté !

COVIELLE.

Vous voyez. Ah ! ah ! ah !

DORANTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une choſe, Monſieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment ?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monſieur, à deviner le ſtratagême dont nous nous ſervons auprès de Monſieur Jourdain, pour porter ſon eſprit à donner ſa fille à mon Maître.

DORANTE.

Je ne devine point le ſtratagême ; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire ſon effet, puiſque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je ſais, Monſieur, que la bête vous eſt connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'eſt.

CORVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'hiſtoire, tandis que je vous conterai le reſte.

SCENE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *aſſiſtans du Muphti, chantans & danſans.*

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Six Turcs entrent gravement deux à deux, au ſon des inſtrumens. Ils portent trois tapis qu'ils levent fort haut, après en avoir fait, en danſant, pluſieurs figures. Les Turcs chantans paſſent par-deſſous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du Théatre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, & ſe mettent deſſus à genoux. Le Muphti & les Dervis reſtent debout au milieu d'eux. Et, pendant que le Muphti invoque Mahomet en faiſant beaucoup de contorſions & de grimaces ſans proférer une ſeule parole, les Turcs aſſiſtans ſe proſternent juſqu'à terre, chantant, alli, *levent les bras au ciel, en*

chantant, alla ; *ce qu'ils continuent juſqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils ſe levent tous ; chantant*, alla ekber, *& deux Dervis vont chercher Monſieur Jourdain.*

SCENE V.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *chantans & danſans*, M. JOURDAIN *vêtu à la Turque, la tête raſée, ſans turban & ſans ſabre.*

LE MUPHTI, *à M. Jourdain.*

Se ti sabir,
Ti reſpondir ;
Sé non ſabir,
Tazir, tazir.
Mi ſtar muphti,
Ti qui ſtar ti
Non attendir ;
Tazir, tazir.

(*Deux Dervis font retirer M. Jourdain.*)

SCENE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantans & danſans.*

LE MUPHTI.

Dicé, Turqué, qui ſtar quiſta.
Anabatiſta, Anabatiſta?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuingliſta?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Huſſita? Moriſta? Froniſta?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star Pagana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina ? Moffina ? Zurina ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana, Mahamétana ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara ? Como chamara ?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI, *sautant.*

Giourdina ? Giourdina ? Giourdina ?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina
Mi prégar, ſéra é matina.
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina ;
Dar turbanta, è dar ſcarrina,
Con galéra, è brigantina,
Per deffender Paleſtina.
Mahémata, per Giourdina,
Mi prégar ſéra è matina.

(*aux Turcs.*)

Star bon Turca Giourdina ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI, *chantant & danſant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCENE XII.

TURCS, *chantans & danſans.*

II. ENTRÉE DE BALLET.

SCENE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR JOURDAIN, TURCS, *chantans & danſans.*

Le Muphti revient coëffé avec ſon turban de cérémonie, qui eſt d'une groſſeur démeſurée, & garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs ; il eſt accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran, & qui ont des bonnets pointus, garnis auſſi de bougies allumées.

Les deux autres Dervis amenent M. Jourdain, & le font mettre à genoux les mains par terre, de façon que ſon dos, ſur lequel eſt mis l'Alcoran, ſert de pupître au Muphti, qui fait une ſeconde invocation burleſque, fronçant le ſourcil, frappant de tems en tems ſur l'Alcoran, & tournant les feuillets avec précipitation ; après quoi, en levant le bras au ciel, le Muphti crie à haute voix, hou.

Pendant cette ſeconde invocation, les Turcs aſſiſtans s'inclinant, & ſe relevant alternativement, chantent auſſi hou, hou, hou.

M. JOURDAIN, *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de deſſus le dos.*

OUF!

LE MUPHTI, *à M. Jourdain.*

Ti non ſtar furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

LE MUPHTI.

Non ſtar forfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI, *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non ſtar furba?
No, no, no.
Non ſtar forfanta?
No, no, no.
Donar turbanta.

Les Turcs danſans mettent le turban ſur la tête de M. Jourdain.

LE MUPHTI, *donnant le ſabre à M. Jourdain.*

Ti ſtar nobile, non ſtar fabbola
Pigliar ſchiabbola.

LES TURCS, *mettant le ſabre à la main.*

Ti ſtar nobile, non ſtar fabbola
Pigliar ſchiabbola.

Les Turcs danſans donnent pluſieurs coups de ſabre à M. Jourdain.

LE MUPHTI.

Dara, dara
Baſtonnara.

LES TURCS.

Dara, dara
Baſtonnara.

Les Turcs danſans, donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI.

Non tener honta
Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta
Questa l'ultima affronta.

Le Muphti commence une troisieme invocation. Les Dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect ; après quoi les Turcs chantans & dansans au son de plusieurs instrumens, se retirent avec le Muphti.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

Madame JOURDAIN.

AH! mon Dieu, miſéricorde! Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout cela? Quelle figure! Eſt-ce un momon que vous allez porter, & eſt-il temps d'aller en maſque? Parlez donc, & qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la ſorte à un *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Comment donc?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du reſpect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi*?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je ſuis *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Quelle bête eſt-ce là?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'eſt-à-dire, en notre langue, Paladin.

Madame JOURDAIN.

Balladin? Etes-vous en âge de danſer des ballets?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante! Je dis Paladin; c'eſt une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc?

M. JOURDAIN.

Mahaméta per Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

M. JOURDAIN.

Giourdina, c'eſt-à-dire, Jourdain.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi, Jourdain?

M. JOURDAIN.

Voler far un Paladina de Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Comment?

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce à dire cela?

M. JOURDAIN.

Per deffender Paleſtina.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN.

Dara, dara, baſtonnara.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce donc que ce jargon-là ?

M. JOURDAIN.

Non tener honta ; queſta ſtar l'ultima affronta.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce donc que tout cela ?

M. JOURDAIN, *chantant & danſant.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(*Il tombe par terre.*)

Madame JOURDAIN.

Hélas ! mon Dieu, mon mari eſt devenu fou !

M. JOURDAIN, *ſe relevant & s'en allant.*

Paix, inſolente ! Portez reſpect à Monſieur le *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN, *ſeule.*

Où eſt-ce qu'il a donc perdu l'eſprit ? Courons l'empêcher de ſortir.

(*Appercevant Dorimene & Dorante.*)

Ah ! ah ! voici juſtement le reſte de notre écu ! Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

OUI, Madame, vous verrez la plus plaiſante choſe qu'on puiſſe voir ; & je ne crois pas que dans tout le monde il ſoit poſſible de trouver encore un homme auſſi fou que celui-là. Et puis, Madame,

il faut tâcher de ſervir l'amour de Cléonte, & d'appuyer toute ſa maſcarade. C'eſt un fort galant homme, & qui mérite que l'on s'intéreſſe pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, & il eſt digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laiſſer perdre; & il faut bien voir ſi mon idée pourra réuſſir.

DORIMENE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, & ce ſont des choſes, Dorante, que je ne puis plus ſouffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profuſions; &, pour rompre le cours à toutes les dépenſes que je vous vois faire pour moi, j'ai réſolu de me marier promptement avec vous. C'en eſt le vrai ſecret; & toutes ces choſes finiſſent avec le mariage.

DORANTE.

Ah! Madame, eſt-il poſſible que vous ayez pu prendre pour moi une ſi douce réſolution?

DORIMENE.

Ce n'eſt que pour vous empêcher de vous ruiner; &, ſans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un ſou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux ſoins que vous avez de conſerver mon bien! Il eſt entiérement à vous, auſſi-bien que mon cœur; & vous en uſerez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'uſerai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en eſt admirable.

SCENE III.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

DORANTE.

MONSIEUR, nous venons rendre hommage, Madame & moi, à votre nouvelle dignité, & nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand-Turc.

M. JOURDAIN, *après avoir fait les révérences à la Turque.*

Monſieur, je vous ſouhaite la force des ſerpens, & la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aiſe d'être des premieres, Monſieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous ſouhaite toute l'année votre roſier fleuri. Je vous ſuis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent ; & j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuſes de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'eſt rien, j'excuſe en elle un pareil mouvement, votre cœur lui doit être précieux; & il n'eſt pas étrange que la poſſeſſion d'un homme comme vous, puiſſe inſpirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La poſſeſſion de mon cœur eſt une choſe qui vous eſt toute acquiſe.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que M. Jourdain n'eſt pas de ces gens que les proſpérités aveuglent; & qu'il ſait, dans ſa grandeur, connoître encore ſes amis.

DORIMENE.

C'eſt la marque d'une ame tout-à-fait généreuſe.

DORANTE.

Où eſt donc Son Alteſſe Turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient; & j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCENE IV.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLÉONTE, *habillé en Turc.*

DORANTE, *à Cléonte.*

MONSIEUR, nous venons faire la révérence à Votre Alteſſe, comme amis de Monſieur votre beau-pere; & l'aſſurer avec reſpect de nos très-humbles ſervices.

M. JOURDAIN.

Où eſt le truchement, pour lui dire qui vous êtes, & lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle Turc à merveille. Holà! où diantre eſt-il allé?

(*A Cléonte.*)

Strouf, ſtrif, ſtrof, ſtraf. Monſieur eſt un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore*; & Madame, une *granda Dama, granda Dama.* (*Voyant qu'il ne ſe fait point entendre.*)

(*Montrant Dorante.*)

Monſieur lui *Mamamouchi* François; & Madame, *Mamamouchi* Françoiſe. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'interprete.

SCENE V.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, *habillé en Turc*, COVIELLE, *déguisé.*

M. JOURDAIN.

OU allez-vous donc ? Nous ne ſaurions rien dire ſans vous.

(*Montrant Cléonte.*)

Dites-lui un peu que Monſieur & Madame ſont des perſonnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, & l'aſſurer de leurs ſervices.

(*A Dorimene & à Dorante.*)

Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE.

Cataléqui tubal ourin ſoter amalouchan.

M. JOURDAIN, *à Dorimene & à Dorante.*

Voyez-vous ?

COVIELLE.

Il dit que la pluie des proſpérités arroſe en tout tems le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela eſt admirable.

SCENE VI.

LUCILE, CLÉONTE, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN.

VENEZ, ma fille, approchez-vous; & venez donner la main à Monſieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon pere? comme vous voilà fait! Eſt-ce une Comédie que vous jouez?

M. JOURDAIN.

Non, non, ce n'eſt pas une Comédie; c'eſt une affaire fort ſérieuſe, & la plus pleine d'honneur pour vous qui ſe peut ſouhaiter.

(*Montrant Cléonte.*)

Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon pere?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, & rendez grace au ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui ſuis votre pere.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE.

Non, mon pere, je vous l'ai dit, il n'eſt point de pouvoir qui me puiſſe obliger à prendre un autre mari que Cléonte, & je me réſoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de...

(*Reconnoiſſant Cléonte.*)

Il eſt vrai que vous êtes mon pere, je vous dois entiérement obéiſſance ; & c'eſt à vous à diſpoſer de moi ſelon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah ! je ſuis ravi de vous voir ſi promptement revenue dans votre devoir ; & voilà qui me plaît d'avoir une fille obéiſſante !

SCENE DERNIERE.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, M. JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, DORIMENE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

Comment donc ? qu'eſt-ce que c'eſt que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême prenant ?

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez

venez toujours mêler vos extravagances à toutes choſes, & il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raiſonnable.

Madame JOURDAIN.

C'eſt vous qu'il n'y a pas moyen de rendre ſage, & vous allez de folie en folie. Quel eſt votre deſſein; & que voulez-vous faire avec cet aſſemblage?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand-Turc.

Madame JOURDAIN.

Avec le fils du Grand-Turc?

M. JOURDAIN.

Oui.

(*Montrant Covielle.*)

Faites-lui faire vos complimens par le Truchement que voilà.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire du Truchement, & je lui dirai bien moi-même, à ſon nez, qu'il n'aura pas ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire encore une fois?

DORANTE.

Comment, Madame Jourdain, vous vous oppoſez à un honneur comme celui-là? Vous refuſez Son Alteſſe Turque pour gendre?

Madame JOURDAIN.

Mon Dieu, Monſieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'eſt une grande gloire qui n'eſt pas à rejeter.

Madame JOURDAIN.

Madame, je vous prie auſſi de ne vous point embarraſſer de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'eſt l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéreſſer dans vos avantages.

Madame JOURDAIN.

Je me paſſerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui conſent aux volontés de ſon pere.

Madame JOURDAIN.

Ma fille conſent à épouſer un Tute?

DORANTE.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grande Dame?

Madame JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, ſi elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là ſe fera.

Madame JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne ſe fera point.

M. JOURDAIN.

Ah! que de bruit!

LUCILE.

Ma mere.

Madame JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN, *à Madame Jourdain.*

Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

Madame JOURDAIN.

Oui. Elle eſt à moi auſſi-bien qu'à vous.

COVIELLE, *à Madame Jourdain.*

Madame?

Madame JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, *à M. Jourdain.*

Monſieur, ſi elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire conſentir à ce que vous voulez.

Madame JOURDAIN.

Je n'y conſentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi ſeulement.

Madame JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN, *à Madame Jourdain.*

Ecoutez-le.

Madame JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira...

Madame JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me diſe rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obſtination de femme ! Cela vous feroit-il mal de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi ?

COVIELLE, *bas à Madame Jourdain.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faiſons ſigne. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'eſt fait que pour nous ajuſter aux viſions de votre mari, que nous l'abuſons ſous ce déguiſement, & que c'eſt Cléonte lui-même qui eſt le fils du Grand-Turc?

Madame JOURDAIN, *bas à Covielle.*

Ah ! ah !

COVIELLE, *bas à Madame Jourdain.*

Et moi, Covielle, qui ſuis le Truchement.

Madame JOURDAIN, *bas à Covielle.*

Ah ! comme cela, je me rends.

COVIELLE, *bas à Madame Jourdain.*

Ne faites pas ſemblant de rien.

Madame JOURDAIN, *haut.*

Oui. Voilà qui eſt fait ; je conſens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah ! voilà tout le monde raiſonnable !

(*A Madame Jourdain.*)

Vous ne vouliez pas l'écouter. Je ſavois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'eſt que le fils du Grand-Turc.

Madame JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, & j'en ſuis ſatisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'eſt fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puiſſiez avoir l'eſprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'hui toute la jalouſie que vous pourriez avoir conçue de Monſieur votre mari, c'eſt que nous nous ſervirons du même Notaire pour nous marier Madame & moi.

Madame JOURDAIN.

Je conſens auſſi à cela.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.*

C'eſt pour lui faire accroire.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Il faut bien l'amuſer avec cette feinte.

M. JOURDAIN, *bas.*

Bon! bon!

(*Haut.*)

Qu'on aille querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dreſſera les contrats, voyons notre Ballet, & donnons-en le divertiſſement à Son Alteſſe Turque.

M. JOURDAIN.

C'eſt fort bien aviſé. Allons prendre nos places.

Madame JOURDAIN.

Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au Truchement ; & ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie.

(*A part.*)

Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

BALLET DES NATIONS.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

UN DONNEUR DE LIVRES, *danſant*, IMPORTUNS, *danſans*, DEUX HOMMES du bel air, DEUX FEMMES du bel air, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOURGEOIS *babillard*, UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde*, TROUPE DE SPECTATEURS, *chantans*.

CHŒUR DE SPECTATEURS, *au Donneur de livres.*

A MOI, Monſieur, à moi; de grace, à moi, Monſieur:
Un livre, s'il vous plaît, à votre ſerviteur.

I. HOMME du bel air.

Monſieur, diſtinguez-nous parmi les gens qui crient;
Quelques livres ici, les Dames vous en prient.

II. HOMME du bel air.

Holà! Monſieur; Monſieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

I. FEMME du bel air.

Mon Dieu! qu'aux perſonnes bien faites,
On ſait peu rendre honneur céans!

II. FEMME du bel air.

Ils n'ont des livres & des bancs,
Que pour Meſdames les griſettes.

I. GASCON.

Ah ! l'homme aux libres, qu'on m'en vaille !
J'ai déja le poulmon uſé.
Bous boyez que chacun mé raille ;
Et jé ſuis eſcandaliſé
Dé boir aux mains dé la canaille,
Ce qui m'eſt par bous réfuſé.

II. GASCON.

Hé ! cadédis, Monſeu, boyez qui l'on pût être.
Un Libret, jé vous prie, au Varon d'Asbarat.
Jé penſe, mordi, qué lé fat
N'a pas l'honnur dé mé connoître.

UN SUISSE.

Montſir le Donnair do papicir,
Que vuel dir ſti façon de fivre ?
Moi, l'écorchair tout mon goſieir
A crieir,
Sans que je pouvre avoir ein Liffre ;
Pardi, mon foi ! Montſir, je penſe fous l'être ifre.

(*Le Donneur de livres, fatigué par les importuns, qu'il trouve toujours ſur ſes pas, ſe retire en colere.*)

UN VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

De tout ceci, franc & net,
Je ſuis mal ſatisfait ;
Et cela, ſans doute, eſt laid,
Que notre fille
Si bien faite & ſi gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à ſon ſouhait
Un livre de Ballet,
Pour lire le ſujet

Du divertiſſement qu'on fait ;
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au ſommet
De la ſalle où l'on met
Les gens de l'intriguet.
De tout ceci, franc & net,
Je ſuis mal ſatisfait ;
Et cela, ſans doute, eſt laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Il eſt vrai que c'eſt une honte ;
Le ſang au viſage me monte ;
Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal.
C'eſt un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire ſi peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais Royal ;
Et que ces jours paſſés, un Comte
Fut prendre la premiere au bal.
Il l'entend mal,
C'eſt un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES du bel air.

Ah ! quel bruit !

FEMMES du bel air.

Quel fracas ! quel chaos ! quel mêlange ?

HOMMES du bel air.

Quelle confuſion ! quelle cohue étrange !
Quel déſordre ! quel embarras !

I. FEMME du bel air.

On y ſeche.

II. FEMME du bel air.

L'on n'y tient pas.

I. GASCON.

Bentre, je ſuis à vout.

II. GASCON.

J'enrage, Dieu mé damne.

LE SUISSE.

Ah ! que l'y faire ſaif dans ſti ſal de cians.

I. GASCON.

Jé murs.

II. GASCON.

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE.

Mon foi ! moi, le foudrois être hors de dedans.

LE VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas,
Et je ſuis las
De ce tracas.
Tout ce fracas,
Cet embarras
Me peſe par trop ſur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie

A Ballet, ni Comédie,
Je veux bien qu'on m'eſtropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas;
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et ſortons de ce taudis
Où l'on ne peut être aſſis.
Ils ſeront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis.
Trop de confuſion regne dans cette ſalle,
Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle;
Si jamais je reviens à ſemblable régale,
Je veux bien recevoir des ſoufflets plus de ſix.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et ſortons de ce taudis
Où l'on ne peut être aſſis.

Le Donneur de livres revient avec les importuns qui l'ont ſuivi.

CHŒUR DE SPECTATEURS.

A moi, Monſieur, à moi; de grace, à moi, Monſieur:
Un livre, s'il vous plaît, à votre ſerviteur.

Les importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les diſtribuent aux Spectateurs, pendant que le Donneur de livres danſe; après quoi ils ſe joignent à lui, & forment la premiere Entrée.

DEUXIEME ENTRÉE.

ESPAGNOLS.

TROIS ESPAGNOLS, *chantans*, ESPAGNOLS, *danſans.*

I. ESPAGNOL.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

Aun muriendo de querer
De tant buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi-deſeo el rigor.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

Liſonjea me la ſuerte
Con piedad tan avertida,
Que me aſſegura la vida
En el rieſgo de la muerte
Vivir del golpe fuerte
Es de mi ſalud primor.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

(*Danſe de ſix Eſpagnols, après laquelle deux autres Eſpagnols danſent enſemble.*)

I. ESPAGNOL.

I. ESPAGNOL.

Ay que locura, con tanto rigor
Quexarſe de amor
Del nino bonito
Que toto es dulçura.
Ay que locura,
Ay que locura.

II. ESPAGNOL.

El dolor ſolicita,
El quel al dolor ſe da.
Ynadie de amor muere
Sino quien no ſave amar.

I. & II. ESPAGNOLS.

Dulce muerte es al amor
Con correſpondencia ygual,
Yſi eſta gozamos oy,
Porque la quieres turbar?

III. ESPAGNOL.

Alegreſe enamorado
Y tome mi parecer
Que en eſto dequerer
Todo es allar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fieſtras,
Vaya de vayle,
Alegria, alegria, alegria.
Que eſto de dolor es fantaſia.

TROISIEME ENTRÉE.

ITALIENS.

UNE ITALIENNE, *chantant*, UN ITALIEN, *chantant*, ARLEQUIN, TRIVELINS & SCARAMOUCHES, *danſans.*

L'ITALIENNE.

Di rigori armata il ſeno
Contro amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che reſiſte puoco
Cor di gelo a ſtral di fuoco.

Ma ſi caro e'l mio tormento
Dolce é ſi la piaga mia,
Ch'il penare é mio contento,
E'l ſanarmi é tirannia.
Ahi che più giova, e piace
Quantò amor é più vivace.

Deux Scaramouches & deux Trivelins repréſentent avec Arlequin une nuit à la maniere des Comédiens Italiens.

L'ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapiſce il contento,
D'amor ne la ſcola
Si coglie il momento.

L'ITALIENNE.

Insin che florida
Ride l'éta.
Che pur tropp' horrida,
Da noi sen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Su cantiamo
Su gaudiamo
Ne bei di, di gioventu;
Perduto ben non si racquista più.

L'ITALIEN.

Pupilla che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

L'ITALIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'éta,
Più l'alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Su cantiamo
Su gaudiamo
Ne bei di, di gioventu;
Perduto ben non si racquista più.

Les Scaramouches & les Trivelins finissent l'Entrée par une danse.

QUATRIEME ENTRÉE.

FRANÇOIS.

DEUX POITEVINS, *chantans & danſans.* POITEVINS & POITEVINES, *danſans.*

I. POITEVIN.

AH ! qu'il fait beau dans ces bocages !
Ah ! que le Ciel donne un beau jour !

II. POITEVIN.

Le roſſignol, ſous ces tendres feuillages,
Chante aux échos ſon doux retour ;
Ce beau ſéjour,
Ces doux ramages,
Ce beau ſéjour
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Voi, ma Climene,
Voi, ſous ce chêne,
S'entre-baiſer ces oiſeaux amoureux ;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur ame eſt pleine ;
Qu'ils ſont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

Trois Poitevins & trois Poitevines danſent enſemble.

CINQUIEME ET DERNIERE ENTRÉE.

Les Eſpagnols, les Italiens, & les François ſe mêlent enſemble, & forment la derniere Entrée.

CHŒUR DE SPECTATEURS.

QUELS ſpectacles charmans ! quels plaiſirs goûtons-nous !
Les Dieux même, les Dieux, n'en ont point de plus doux !

Fin du Tome ſixieme.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce sixieme Volume.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
LES AMANS MAGNIFIQUES.
LE BOURGEOIS GENTILHOMME.